

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 40 (1990)

Heft: 4

Bibliographie: Anzeigen = Notes bibliographiques

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tie a toutes les chances de poursuivre son chemin: «Le véritable rôle de la société civile ne fait que débuter, de la Baltique à l'Adriatique, des écoles aux entreprises, de l'Etat aux foyers» (p. X).

Le véritable problème que soulève implicitement cette étude, par ailleurs remarquable et particulièrement bien documentée, est celui, de l'*explication* dans les sciences sociales. En effet, s'il est vrai que cette manière de réduire, en définitive, l'explication à une seule perspective, de balayer l'objet de la recherche par un éclairage unique (même si elle permet à l'auteur d'intégrer à l'explication historique des éléments d'analyse de disciplines voisines, en particulier la sociologie), offre, à l'évidence, de nombreux avantages, en particulier au niveau heuristique, on peut néanmoins se demander si la méthode utilisée épouse toute la complexité des phénomènes sociaux dont il est question, si elle ne se prête pas trop facilement aux *a priori* idéologiques de l'auteur, si finalement, la perspective adoptée n'occulte pas toute une série d'autres phénomènes qui ont peut-être aussi une place dans une réflexion qui se veut si générale: n'a-t-on pas eu tendance à trop imputer de vertus à la société civile, et inversement à en négliger certains avatars, tel que le «nationalisme archaïque» dont il est brièvement question dans l'ouvrage?

Quoi qu'il en soit, il est indéniable que précisément parce qu'il est le premier à proposer une véritable explication, dans le sens de Max Weber (*<Erklärung>*), le livre du professeur Molnár constitue un ouvrage de référence majeur sur les remous actuels de l'Europe orientale.

Lausanne

Pierre Maurer

ANZEIGEN – NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SCHWEIZERGESCHICHTE – HISTOIRE SUISSE

Helvetia Sacra, sezione I, volume 6, *Arcidiocesi e diocesi. La diocesi di Como. L'arcidiocesi di Gorizia. L'amministrazione apostolica ticinese, poi diocesi di Lugano. L'arcidiocesi di Milano*, a cura di P. BRAUN e H. J. GILOMEN, Basilea–Francoforte sul Meno, Helbing & Lichtenhahn, 1989. 521 p. (2 carte allegate).

Degli undici volumi sinora pubblicati da *Helvetia Sacra* (che, come è noto, si è assunta il compito di elencare e di dare una descrizione storica delle istituzioni religiose della Svizzera) questo è il secondo che riguarda la Svizzera italiana: già nel 1984 era infatti apparso quello dedicato alle collegiate. Il volume qui presentato si occupa invece delle strutture ecclesiastiche in cui è stata ed è inserita la Svizzera italiana.

Le parrocchie dell'odierno Canton Ticino e parte di quelle del Canton Grigioni appartengono sin oltre la metà del secolo scorso, alle diocesi di Como e di Milano. Dalla giurisdizione del vescovo di Como dipendevano (oltre alla Val Poschiavo) più di tre quarti della popolazione e delle parrocchie ticinesi. Alla diocesi di Milano appartenevano invece la pieve della Capriasca, quella di Biasca (le Tre Valli) e la parrocchia di Brissago. Questa complessa situazione, che risaliva al Medioevo, è resa ancor più complicata dalla dipendenza del vescovado di Como dalle arcidiocesi di Milano (fino al 606/608 e poi ancora a partire dal 1789), di Aquileia (fino al 1751) e di Gorizia (dal 1752 al 1788).

Falliti diversi tentativi compiuti nella prima metà dell'Ottocento di dar vita a una diocesi ticinese, nel 1859 il Consiglio federale decretò la fine di ogni giurisdizione episcopale straniera sul territorio della Confederazione. Tra il 1869 e il 1871 le parrocchie della Val Poschiavo furono incorporate nel vescovado di Coira. La giurisdizione dei vescovi di Como e di Milano nel Ticino, invece, terminò di fatto solo nel 1884, quando dopo complessi negoziati fu istituita un'amministrazione apostolica cantonale. Quattro anni più tardi la questione diocesana ticinese fu definitivamente risolta con l'elevazione della collegiata di S. Lorenzo di Lugano al rango di cattedrale, canonicamente unita, con pari dignità, alla cattedrale di Basilea. Fino al 1966 l'Ordinario della diocesi di Basilea ebbe il titolo di vescovo di Basilea e Lugano. Nel 1968 il Consiglio federale e la S. Sede si accordarono sulla separazione dell'amministrazione apostolica ticinese dal vescovado di Basilea; la diocesi di Lugano fu infine canonicamente istituita nel 1971.

Questo volume di *Helvetia Sacra* offre una scheda per ogni diocesi, con ampie informazioni sulla circoscrizione e sulla storia di ciascuna di esse, non tralasciando di dare preziose indicazioni riguardo agli archivi e alla bibliografia. Ad ogni scheda fanno seguito le biografie dei vescovi o degli arcivescovi. La lista degli arcivescovi di Milano è seguita da quelle dei conti e canonici ordinari, nonché dei visitatori e provisitatori delle Tre Valli. Alle biografie dei vescovi amministratori apostolici del Ticino e dei vescovi di Lugano (biografie che per la verità avremmo preferito un po' più sostanziose) sono aggiunte quelle dei vicari generali, degli officiali del tribunale, dei cancellieri e degli arcipreti della cattedrale di Lugano. Il volume è infine completato dagli elenchi delle parrocchie e degli ordini religiosi, nonché da due carte geografiche che ne facilitano la localizzazione.

Quest'opera ha il non piccolo pregio, grazie alle capacità divulgative dei singoli autori, di consentire anche ai non specialisti di meglio conoscere la storia della Chiesa nella Svizzera italiana. Speriamo che la sua pubblicazione permetta nei prossimi anni di rivalutare, nell'ambito della nostra storiografia, il ruolo della storia ecclesiastica.

Bellinzona

Fabrizio Panzera

La Maison de Savoie et le Pays de Vaud. Etudes publiées sous la direction d'AGOSTINO PARAVICINI BAGLIANI et de JEAN-FRANÇOIS POUDRET. Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 1989. 296 p., ill., plans. (BHV, 97).

Le volume dont nous rendons compte ici comprend treize contributions qui abordent – sous ses différents aspects – la présence de la Maison de Savoie en terre vaudoise pendant trois siècles. Les sujets traités sont très variés et vont de l'analyse de la noblesse vaudoise avant et pendant la domination savoyarde aux influences lombardes et piémontaises au château de Cheneau d'Estavayer. Les études présentées ici ne se veulent point exhaustives; elles constituent l'amorce de recherches de longue haleine qu'il s'agira de poursuivre plus avant et dont les premiers résultats sont présentés au lecteur. C'est dans cette perspective qu'il faut apprécier les remarques très suggestives de Guido Castelnovo et de Bernard Andenmatten sur la noblesse vaudoise (L'aristocratie vaudoise avant l'expansion de la Maison de Savoie au XIII^e siècle, pp. 19–34; La noblesse vaudoise face à la Maison de Savoie au XIII^e siècle, pp. 35–50).

Les réflexions de Jean-François Poudret (Des princes amis des libertés du Pays de Vaud, pp. 51–70), de Danielle Anex-Cabanis (Les franchises dans le Pays de Vaud savoyard, pp. 71–83) et celles de Denis Tappy (Les Etats de Vaud: de l'assemblée savoyarde au mythe révolutionnaire, pp. 245–296) font la synthèse de leurs propres recherches dans le domaine de l'histoire des institutions, dont ils sont des spécialistes reconnus: loin d'être de simples superstructures, les institutions permettent une meilleure connaissance de l'exercice du pouvoir et des enjeux qu'il comporte.

On relèvera aussi l'étude très neuve de France Ciardo et Jean-Daniel Morerod consacrée à la «Patrie de Vaud» («Patrie de Vaud», le nom du pays à l'époque savoyarde, pp. 85–104), ainsi que celle de Pierre Dubuis sur le Valais savoyard du XII^e au XV^e siècle (pp. 105–115).

Grâce aux travaux de Jean-Pierre Chapuisat, Colin Martin, Marcel Grandjean, Georges Rapp et Catrine del Pedro (Les relations entre le Pays de Vaud et l'Angleterre, pp. 117–122; les princes de Savoie et leur atelier monétaire de Nyon, pp. 123–161; l'architecture de brique piémontaise au château de Cheneau à Estavayer, pp. 163–180; Nyon sous le régime savoyard durant la seconde moitié du XV^e siècle, pp. 181–223; l'historien Cabaret, pp. 225–243), les multiples facettes de l'histoire du Pays de Vaud médiéval sont soumises à la sagace critique des spécialistes de la question.

Ce riche et stimulant volume rend bien compte de l'originalité et de la spécificité du Pays de Vaud pendant la période savoyarde; il ne fait pas de doute qu'il incitera les médiévistes d'autres cantons à d'utiles réflexions.

Auvernier

Maurice de Tribolet

Les portraits gravés de Jacques Necker conservés à la bibliothèque de Genève. Catalogue et présentation de VINCENT LIEBER. Avant-propos de JEAN-DANIEL CANDAUX. Genève, Bibliothèque publique et universitaire, 1989. 136 p., ill.

C'est ce genre d'ouvrage somptueux qui fait penser qu'en Suisse il s'est décidément réalisé de belles choses lors du Bicentenaire de la Révolution française. Pourtant l'événement n'a fait l'objet en Suisse que d'un intérêt limité et local. Ce catalogue de l'exposition iconographique, montée à la B.P.U. de Genève du 15 juin au 31 octobre 1989, l'atteste à sa manière, en ne présentant que les gravures détenues à la bibliothèque de Genève alors qu'il n'existe toujours pas d'ouvrage sur l'iconographie de la famille Necker, comme le remarque dans son avant-propos Jean-Daniel Candaux. Le catalogue n'en est pas moins attrayant: Dans la première partie, qui occupe un petit tiers de l'ouvrage, la biographie de Necker en français et en anglais est entrecoupée pour moitié de reproductions des portraits. La seconde partie consiste en un catalogue où sont passés en revue les portraits commentés et légendés de Necker, vivants reflets de l'évolution d'un homme successivement, parfois simultanément, providentiel symbolique et bouc émissaire. Cette intarisable et intense production iconographique ferait penser aujourd'hui à un culte de la personnalité si elle n'illustrait prématûrément le triomphe de la bourgeoisie et le désarroi d'un peuple déjà en quête d'une nouvelle autorité comme l'attestent au moins trois gravures (pp. 16, 28, 31) montrant Necker à égalité avec le Roi. Ces images judicieusement disposées donnent plus que de longs discours un raccourci magistral de la carrière d'un homme dont le buste de cire promené dans Paris le 12 juillet 1789 fut le signe de ralliement de la Nation en marche.

Fribourg

Alain-J. Czouz-Tornare

Révolutions genevoises, 1782–1798. Catalogue de l'exposition présentée à la Maison Tavel du 7 juillet 1989 au 14 juillet 1990. Genève, Département municipal de la culture et du tourisme, 1989. 159 p., ill.

Tous les ouvrages d'importance parus en Suisse lors du Bicentenaire sont des catalogues appelés à devenir dans l'immédiat des textes de références, faute d'étude approfondie sur le phénomène révolutionnaire en Suisse. Cette contribution de jeunes chercheurs à l'étude des prémisses de la démocratie moderne dans la Cité de Calvin dépasse les limites imparties à un catalogue, nous fournissant au passage une riche iconographie en noir et blanc clairement commentée. Reflétant une exposition, un catalogue en exprime inévitablement les choix et donc les limites. Si Eric Golay nous donne une

étude sur le pourquoi et le comment des Révoltes genevoises, il n'a pu évidemment l'intégrer dans le temps long et un cadre géopolitique élargi. Or Genève, en plus d'avoir eu pour illustre citoyen un J.-J. Rousseau inspirateur de la Révolution française, a anticipé celle-ci lors des événements de 1782, donnant à sa grande voisine de l'Ouest l'exemple de la révolte, tout en lui fournissant le moment venu un personnel révolutionnaire fort d'une solide expérience (L'atelier de Mirabeau, Clavière). Eric Golay nous donne cependant une étude pointue et précise sur les votes et élections d'une Genève projetée en révolution, occasion de percevoir concrètement les limites de l'esprit révolutionnaire des patriotes du bout du lac. De leur côté, Corinne Walker et Manuela Nassif complètent du point de vue genevois les travaux de Mona Ozouf sur la fête et l'expression symbolique de la Révolution. Ces études montrent les difficultés pour la Genève d'alors de préserver son identité et de vivre la Révolution sans finir française. Anne de Herdt nous brosse en conclusion le portrait d'un artiste révolutionné: Saint-Ours, dont le désengagement politique anticipé en 1796 illustre la fin d'une Révolution et préfigure celle de la République.

Ce passionnant catalogue témoigne de la nécessité d'élaborer tant du point de vue cantonal que fédéral une synthèse générale sur les Suisses en révolution.

Fribourg

Alain J. Czouz-Tornare

Benjamin Constant et la Révolution française, 1789–1799. Publié sous la direction de DOMINIQUE VERREY et d'ANNE-LISE DELACRÉTAZ à l'occasion du dixième anniversaire de l'Institut Benjamin Constant. Lausanne, Université de Lausanne / Genève, Librairie Droz, 1989. 175 p., ill. (Publications de la Faculté des lettres, XXXII).

Pendant naturel des Actes du 4^e colloque de Coppet consacré en 1988 au Groupe de Coppet et la Révolution française, ce recueil d'articles publié à l'occasion du 10^e anniversaire de l'Institut Benjamin Constant et dans le contexte de la célébration du Bicentenaire veut montrer le rôle de la Révolution française (pp. 21 et 59), y compris la Terreur (p. 72), dans la formation de la pensée de Constant.

Chacune de ces dix contributions réactualise nos connaissances sur B. Constant, abordant l'homme sous des angles aussi différents que l'étude psychologique (M. Barberis et G. Sebaste), l'étude du milieu familial et amical (D. Verrey, Simone Balayé, J.-D. Candaux) ou la présentation de lettres inédites (M. Déchery).

Ces études, qui associent au père du libéralisme l'incontournable Isabelle de Charrière (les trois premières études) et plus modestement l'inévitable Madame de Staël, permettent de doser le caractère révolutionnaire d'un Benjamin Constant qui, malgré des fluctuations bien compréhensibles à l'époque, suit le mouvement en républicain modéré, qu'il soit démocrate girondin en 1792, proche de Tallien après Thermidor (cf. R. Mortier, pp. 15–16; I. Vissière, pp. 30, 37; P. Thompson, pp. 65), ou membre fondateur du Cercle Constitutionnel en 1797 (G. Gengembre, p. 146). En cela, il représente assez bien le modèle suisse du Révolutionnaire, attiré par la France mais repoussé par le jacobinisme. Cet ouvrage permet ainsi de mieux percevoir un certain attentisme helvétique à l'égard de la Révolution, propice à une réflexion à distance que Constant mettra à profit à son arrivée en France pour le service de la République.

Fribourg

Alain-J. Czouz-Tornare

La Révolution dans la Montagne jurassienne (Franche-Comté et pays de Neuchâtel).

Actes du colloque historique de la Chaux-de-Fonds, 20 mai 1989. Edition préparée par ANDRÉ BANDELIER et JEAN-MARC BARRELET. La Chaux-de-Fonds, l'Impartial/Charquemont (F), Regards sur le Haut-Doubs, 1989. 139 p.

La Chaux-de-Fonds a abrité le colloque le plus intéressant organisé en Suisse durant l'année du Bicentenaire. En présence de Michel Vovelle qui a introduit le thème

«centralisation et fédéralisme» et a assuré la synthèse, cette rencontre a permis un dialogue original, transfrontalier, entre historiens du domaine jurassien. Ainsi, tandis que le Neuchâtelois Jean-Marc Barrelet évoqua l'émigration horlogère à Besançon, la Francomtoise Claude-Isabelle Breloz donna sur cette émigration le point de vue français. Les communications d'André Bodelier (Vivre la Révolution: Neuchâtel, Porrentruy, Montbéliard), de Philippe Henry (Aspects de l'histoire de l'émigration française dans la principauté de Neuchâtel pendant la Révolution), de Philippe Gern (Révolution et courants d'échanges franco-suisse) et de Sylvia Robert (La Révolution française dans les Montagnes neuchâteloises) ont chacune dans leur domaine respectif mis en évidence l'étroitesse des liens entre les deux régions ainsi que l'immanquable retentissement de la Révolution sur notre histoire confédérale, et ce dès 1789. La Contre-révolution a également été abordée et ce, sous l'angle de la petite Vendée des Plateaux du Doubs, étudiée par Jean-Luc Mayaud. Parmi la douzaine de textes reproduits dans les actes, figure une contribution donnée hors colloque par Olivier Coquard sur Jean-Paul Marat, un Neuchâtelois dans la Révolution. Enfin le texte que l'on attendait sur *l'ami (suisse) du peuple* (français), lequel pose le problème de ce qu'il y avait d'authentiquement helvétique dans l'encombrante figure emblématique des sans-culottes parisiens.

A voir les retentissements de la Révolution sur une marche de la Confédération, il est regrettable qu'un colloque d'une même qualité mais élargie au plan national n'ait pu voir le jour. Il est vrai qu'officiellement il ne s'est toujours rien passé en Suisse en 1789!

Fribourg

Alain-J. Czouz-Tornare

MARIACHIARA FUGAZZA, *Carlo Cattaneo. Scienza e società 1850-1868*. Milano, Franco Angeli, 1989. 331 p. (La società italiana moderna e contemporanea).

Ancora oggi resta, almeno in parte, valida l'affermazione fatta alcuni anni fa da Norberto Bobbio a proposito della «sfotuna» di Cattaneo nella cultura italiana: non pochi sono gli aspetti della figura di questo «vinto del Risorgimento» che attendono di essere studiati o perlomeno di essere liberati dagli stereotipi di cui essa è spesso prigioniera.

Con questo bel libro Mariachiara Fugazza ha portato l'attenzione sul ventennio del soggiorno ticinese di Cattaneo, soffermandosi in particolare sugli aspetti meno noti della produzione del milanese. Il tema della *scienza*, affrontato a diversi livelli, è il filo conduttore della ricerca. Gli aspetti seguiti con maggior attenzione sono il concetto stesso di scienza, così come appare negli scritti della maturità, e le circostanze della ripresa, alla fine del 1859, delle pubblicazioni del «Politecnico». Dei molti argomenti affrontati dalla rivista, due in particolare sono quelli esaminati da Mariachiara Fugazza: le polemiche ferroviarie (che impegnarono notevolmente il Cattaneo durante il soggiorno elvetico) e le scienze dell'uomo (un settore nel quale il direttore del «Politecnico» intervenne con indubbia originalità).

Questa ricerca presenta motivi di particolare interesse anche per i lettori ticinesi e svizzeri. Dietro la figura dell'esule lombardo è infatti possibile cogliere momenti assai importanti della storia del Ticino e della Confederazione negli anni Cinquanta e Sessanta del secolo scorso: basterà qui accennare alla riforma degli studi secondari superiori dopo la secolarizzazione del 1852 oppure alla questione ferroviaria. A questo proposito occorre sottolineare l'importanza dell'«Appendice» (pp. 183-313) che, raccolgendo oltre cento lettere, perlopiù inedite, dedicate appunto ai problemi delle ferrovie, costituisce una fondamentale integrazione dell'epistolario cattaneano. Un motivo in più per non lasciarsi sfuggire l'occasione di leggere questo assai pregevole saggio.

Bellinzona

Fabrizio Panzera

Oeuvres complètes de Vilfredo Pareto, vol. XXX, *Lettres et Correspondances*, publiées sous la direction de GIOVANNI BUSINO. Genève, Droz, 1989.

Avec la parution du trentième volume des *Oeuvres complètes* de Vilfredo Pareto, le professeur Giovanni Busino de l'Université de Lausanne – et remplaçant de Pareto à ce poste – met un terme à un travail entrepris en 1963 déjà. Grâce à cet effort de longue haleine, tous les écrits de Pareto, jusqu'à sa correspondance personnelle, sont ainsi aujourd'hui publiés, soixante-six ans après sa mort.

Longtemps la pensée de Pareto, injustement associée au nationalisme, à l'antisémitisme, qualifiée de réactionnaire et même de fasciste, a été négligée et même méprisée. Cette situation s'explique largement par la personnalité de Pareto, taciturne, sarcastique, arrogant, dénonçant la médiocrité de son temps, mais surtout par sa vision désabusée du monde et de l'histoire, par son rejet de l'idée de progrès et son refus d'exalter tout pouvoir, par le désenchantement généralisé et la critique des idéologies qu'il professait. Par son athéisme profond aussi. Et comme la pensée marxiste ou socialiste a joué un rôle de premier plan – pour ne pas dire hégémonique – de manière générale dans les cercles intellectuels d'Occident, Pareto a toujours été considéré comme un auteur qui allait à contre-courant, comme un marginal, comme un outsider peu intéressant, voire méprisable. Les efforts de Busino ont néanmoins permis sa «redécouverte» et le «solitaire de Céligny», mort en 1923, apparaît toujours plus comme un auteur d'une étonnante modernité et d'une grande pertinence dans les interrogations des théoriciens contemporains en sciences sociales.

Mais cette entreprise n'a pas été de tout repos. Busino s'est rapidement trouvé au centre de polémiques acharnées, accusé d'exploiter la renommée de Pareto par les uns, de trahir la pensée de ce grand classique de la sociologie par les autres. On lira en particulier sa préface au onzième volume paru en 1967 sous le titre de *Programme et sommaire du cours de sociologie* pour se faire une idée de l'ampleur des passions suscitées.

Querelles mises à part, que restera-t-il de l'œuvre riche et touffue du père de la «théorie des élites»? Il est bien sûr délicat de répondre à une telle question. Mais il nous paraît qu'on peut d'ores et déjà dire qu'on en retirera encore longtemps des idées, des démarches, des approches et des manières d'aborder les problèmes. C'est d'ailleurs largement le cas aujourd'hui, surtout parmi les économistes, en particulier dans les pays anglo-saxons, même si on parle peu aujourd'hui de l'Ecole de Lausanne.

Busino, pour sa part, dresse un constat plutôt mitigé de ce long travail: «Dans le fond, le bilan de ce «revival» paretien est négatif, il est vrai, mais certainement pas pessimiste. A bien y réfléchir, il ne sert à rien de succomber au désespoir. Les déceptions, disait Pareto, peuvent être objet d'étude et, par cette voie, nous permettent de mieux évaluer la signification de nos actions et de nous fortifier dans nos projets. Et à prouver que je ne suis ni pessimiste ni sensible aux marques de reconnaissance, il y a les trente volumes des *Oeuvres complètes* que je suis parvenu à imprimer avec l'appui d'Alain Dufour et de sa Librairie Droz, sans autre aide et sans autres moyens, tout seul, pendant un peu plus de vingt ans, à côté de mon métier d'enseignant, sans en attendre d'autre joies que celles qui dérivent du travail mené à terme.»

Quoi qu'il en soit, il est certain que dans le climat de «crise» qui caractérise les sciences sociales contemporaines, l'œuvre de Pareto nous interpelle et demeure stimulante, même si certains n'y voient qu'une curiosité historique.

Lausanne

Pierre Maurer

ALLGEMEINE GESCHICHTE – HISTOIRE GÉNÉRALE

JÜRGEN VON UNGERN-STERNBERG und HANSJÖRG REINAU (Hg.), *Vergangenheit in mündlicher Überlieferung*, Colloquium Rauricum Bd. I, Stuttgart, B.G. Teubner, 1988. 348 S.

Unter dem Titel «Vergangenheit in mündlicher Überlieferung» publizieren Jürgen von Ungern-Sternberg und Hansjörg Reinau, Basel, Referate und Korreferate, die am ersten Colloquium Rauricum (20.–23. Aug. 1987 auf Castelen, Augst) über eben dieses Thema gehalten worden sind.

Wie die Herausgeber in der Einleitung festhalten, sind sich die Historiker der europäisch-neuzeitlichen Tradition mehrheitlich gewohnt, fast ausschliesslich mit schriftlichen Zeugnissen, vornehmlich Akten und Urkunden, zu arbeiten. In bezug auf die mündliche Überlieferung besteht immer noch eine gewisse Unsicherheit der Bewertung. «Oral Tradition» und «Oral History» werden anderseits aber immer mehr zu geläufigen Begriffen und Forschungsansätzen, die in der Ethnologie und Geschichtsschreibung, nicht nur der Antike, sondern auch des Mittelalters und der Neuzeit, – hier vor allem als Möglichkeit zur Erfassung der geschichtlichen Erinnerung des kleinen Mannes – verwendet werden. Ziel der Tagung war es nun, eine Bestandesaufnahme zu ermöglichen, die fachinternen Grenzen zu überschreiten und durch Vergleichen der Bedingungen der mündlichen Überlieferung in den verschiedenen Disziplinen das Gemeinsame wie das Singuläre der Oral Tradition herauszuarbeiten, um so zu vertieftem Fragen anzuregen.

Gemeinsame Ausgangsbasis für alle Teilnehmer bildete das jüngste, zusammenfassende Werk eines der Hauptvertreter der Oral Tradition, das Buch von JAN VANSINA «Oral Tradition as History», London/Nairobi 1985, der die mündliche Überlieferung der Vergangenheit vor allem bei afrikanischen Stämmen erforscht und strukturelle Gesetzmässigkeiten herausgearbeitet hat, indem er eine dreiteilige Sicht der Vergangenheit mit (1) detaillierter Darstellung der Ursprünge nicht als historische Erkenntnis, sondern als Idealbild der Gegenwart, mit (2) breiter Darstellung der Gegenwart und mit (3) fast keiner Tradition für die dazwischenliegende Zeit als Strukturmerkmale erkannte. Dieses Modell galt es zu prüfen und mit eigenen Forschungsergebnissen zu vergleichen. Zudem wurden an alle Teilnehmer einige Leitfragen zum Problem der Konzeption der Vergangenheit und des Sich-Erinnerns gestellt, um ein gemeinsames Gespräch über die Fachgrenzen hinaus zu erleichtern.

Die mündliche Überlieferung der Vergangenheit wurde so unter dem Aspekt der Psychologie und der Wissenschaftsgeschichte, der Ethnologie, der Volkskunde und Germanistik, der Geschichte des Alten Orients, der Griechischen, der Römischen Geschichte, schliesslich der Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit beleuchtet.

Aus der Vielfalt der Referate seien jene herausgegriffen, die sich mit der mündlichen Überlieferung in der antiken Geschichte befassen. Es ist dabei daran zu erinnern (D. Boedeker, S. 34–53), dass sich die amerikanische Oral-Tradition-Forschung von der Homerforschung (Milman Parry. Oral Poetry) herleitet, aber inzwischen Impulse auf die Geschichtswissenschaft, die Ethnologie usw. gegeben hat. In heutiger Sicht sind mündliche Kulturen aber nicht bloss primitive Vorläufer der schriftlichen, sondern werden als eigene Formen gewürdigt (so zutreffend J. Latacz, Basel, zur mündlichen Überlieferung der Vergangenheit in den Homerischen Epen).

Kurt A. Raaflaub (S. 197–225) sowie Justus Cobet (S. 226–233) messen die ethnologischen Kategorien an der athenischen Geschichte, wo die noch fassbare mündliche Überlieferung bei Herodot im Vordergrund steht. Jürgen von Ungern-Sternberg (S. 237–265) und Dieter Timpe (S. 266–286) behandeln die römische Frühgeschichte, die im Lichte der Theorie Vansinas sich besonders zum Vergleich anbietet. Bekanntlich beginnt die Geschichte Roms mit der Stadtgründung (traditionelles Datum 753

v. Chr.), die römische Geschichtsschreibung setzt jedoch erst um 200 v. Chr. ein, so dass sich für die Forschung seit langem das Problem der Quellen für die Darstellung der Zeit bis 200 v. Chr. stellt. Es ist das Verdienst des Herausgebers, für diese Frage die Oral-Tradition-Forschung einbezogen zu haben.

Der reichhaltige Band vermittelt gute Einblicke in den heutigen Stand der Oral History, einem gerade für die griechische und römische Geschichte sehr fruchtbaren Forschungsansatz.

Bern

Regula Frei-Stolba

KURT RAAFLAUB, *Die Entdeckung der Freiheit. Zur historischen Semantik und Gesellschaftsgeschichte eines politischen Grundbegriffes der Griechen*. München, Beck, 1986. 347 S. (Vestigia, Beiträge zur Alten Geschichte, Bd. 37). ISBN 3-406-30552-0. DM 140.-.

Nicht als geistes- und philosophiegeschichtliches Phänomen, sondern als zentralen Begriff des sozialen und politischen Lebens untersucht Raaflaub in diesem Buch, das auf seine 1979 angenommene Habilitationsschrift zurückgeht, den griechischen Freiheitsbegriff (Literatur bis 1982, teilweise sogar darüber hinaus, berücksichtigt). In der archaischen Zeit seien weder die Begriffe des Freiseins noch der Knechtschaft auf das politische Leben bezogen gewesen. Vielmehr habe man sie im Hinblick auf den individuellen Status und das private Leben begriffen. Ansätze zu einem politischen Freiheitsbewusstsein seien in der Dichtung Solons vorhanden: Solon warnte vor der Verknechtung, welche der Polis durch die Tyrannen drohte. Die Perserkriege aber hätten für die Herausbildung des griechischen Freiheitsbewusstseins das Schlüsselerlebnis bedeutet. Sie seien als Auseinandersetzung zwischen griechischer Freiheit und asiatischer Knechtschaft verstanden worden. Bei den Miterlegenden habe dieses Verständnis zunächst nur einen untergeordneten Aspekt umfasst, der dann aber dominierend geworden sei und ein Jahrzehnt später eindeutig gefasst werden könne. Der archaischen Gedankenwelt sei die Verteidigung aussenpolitischer Freiheit fremd gewesen. Dagegen könne man als primäre Zielsetzung des Delisch-Attischen Seebundes eine offensive Kriegsführung für die griechische Freiheit annehmen. Die Herrschaft der Athener im Seebund habe auch die Prägung der Begriffe *autonomia* und *autarkia* sowie die Propaganda Athens als allerfreieste Stadt geprägt. Die Differenzierung des Freiheitsbegriffes gehöre klar in die Zeit nach den Perserkriegen. Im 6. Jahrhundert seien die Begriffe der *eunomia* oder *isonomia* gegen die Alleinherrschaft benutzt worden. Der Kult des Zeus Eleutheros könne nicht ins 6. Jahrhundert gehören (vgl. Herodot 3, 142f.). Innenpolitisch sei der Begriff der Freiheit um 440 mit Demokratie gleichgesetzt worden. Anders als beim griechischen Freiheitsbegriff habe die politische Funktion und Bedeutung der römischen *libertas* vor allem im innenpolitischen Bereich gelegen, und diese sei hauptsächlich auf eine aristokratische Ordnung bezogen worden.

Zürich

Beat Näf

KLAUS MEISTER, *Die griechische Geschichtsschreibung. Von den Anfängen bis zum Ende des Hellenismus*. Stuttgart, Berlin, Köln, Kohlhammer, 1990. 238 S. ISBN 3-17-010264-8. DM 44.80.

Für die römische Geschichtsschreibung legte K. D. Flach 1985 eine Einführung vor, welche einen ersten Abschnitt dem «Vermächtnis der griechischen Geschichtsschreibung» widmet (S. 21–55). Wie alle Gattungen der römischen Literatur zehrt auch die Historiographie von den Griechen, und zwar vor allem von der hellenistischen Geschichtsschreibung. Die hellenistische Geschichtsschreibung hat eine komplizierte und unübersichtliche Entwicklung. Schon Dionysios von Halikarnassos meinte an einer

Stelle, ein Tag würde nicht ausreichen, um die Namen aller Autoren aufzuzählen (de comp. verb. 4, 30). Mehr als die Hälfte seines Buches hat Meister der Darstellung der Geschichtsschreibung sowie historischer Spezialdisziplinen in der hellenistischen Zeit vorbehalten. Doch sind ebenso die Anfänge und die klassische Zeit behandelt. Meister skizziert die Entwicklung, stellt einzelne Historiker und ihre Arbeitsweise vor, gibt kurze Textproben und orientiert über die Forschung. Die Anschaffung des Buches empfiehlt sich.

Zürich

Beat Näf

WILFRIED NIPPEL, *Griechen, Barbaren und «Wilde». Alte Geschichte und Sozialanthropologie*. Frankfurt a. M. Fischer, 1990. 218 S. (Geschichte Fischer, Originalausgabe). ISBN 3-596-24429-3. DM 16.80.

Einen Titel für die fünf ungemein anregenden Essays dieses Bandes gefunden zu haben, dürfte vielleicht nicht ganz einfach gewesen sein, denn im Grunde genommen geht es um ziemlich disparate Dinge: Ethnographie und Anthropologie bei Herodot (S. 11ff.); Rezeption antiker Konzepte des gerechten Krieges und des Rechts sowie von antiken Vorstellungen über Sklaven und Barbaren in der Zeit der Entdeckungen und der Kolonialisierung der Neuen Welt (S. 30f.); Theorien der Zivilisationsentwicklung in der frühen Neuzeit (S. 56ff.); Diskussionen über den Ursprung von Familie, Eigentum und Staat im 19. Jahrhundert (S. 79ff.); ökonomische Anthropologie (Wirkung von Karl Polanyi, 1886–1964) und griechische Wirtschaftsgeschichte vor allem Athens (S. 124ff.). Die Beiträge gehen den verschiedensten Konstellationen der europäischen Wissenschafts- und Geistesgeschichte nach, in denen unter den Bedingungen der Rezeption und Reflexion letztlich antiken Wissens über Gesellschaften und Zivilisationen nachgedacht wurde. Vermutlich ist es sinnvoller, das Buch nicht als Darlegung des Konzepts einer Sozialanthropologie zu lesen, die dem Fach Alte Geschichte grundsätzliche neue Anstösse geben soll. Doch zeichnet Nippel eindrückliche Perspektiven für ein weiteres und offeneres Verständnis des Faches, das seine Kompetenz mehr und mehr auch den Phänomenen zuwendet, welche mit der Rezeption der Antike zusammenhängen. Darüber hinaus erhält man bei der Lektüre zahlreiche Anregungen zu den einzelnen genannten Themenbereichen. In vielen Fällen war es zwar nicht möglich, die Quellen direkt zur erörtern, und mehrere Urteile dürften nicht unumstritten sein. Positiv wirken die zahlreichen Abschnitte mit Überblicken, welche auch Querverbindungen in wenig vertraute Gebiete aufzeigen und mit knappen Hinweisen wichtige, sonst in der Alten Geschichte kaum bekannte Literatur erschliessen.

Zürich

Beat Näf

CHRISTIAN HABICHT, *Cicero als Politiker*. München, Beck, 1990. ISBN 3-406-3455-4. DM 39.80.

«Ein neues Buch über Cicero ...?» fragt der in Princeton lebende Althistoriker selbst (S. 9). Doch sprechen einige Argumente für die Publikation der überarbeiteten, ursprünglich 1987 an den Universitäten von Cincinnati und Frankfurt am Main gehaltenen Vorträge. Diese folgen von der Anlage her Ciceros ungewöhnlich gut dokumentierter Laufbahn, der Laufbahn eines *homo novus*, welcher trotz seiner grossen schriftstellerischen Leistungen Staatsmann und Politiker sein wollte, aber gerade in dieser Eigenschaft im allgemeinen nicht besonders geschätzt wird. Für Andreas Alföldi (1895–1981) war Cicero eine «Künstlernatur mit der Eitelkeit einer Primadonna» und der «ideologische Anstifter des Caesarmordes». Gemessen an solch harten Urteilen, die in der Tradition Theodor Mommsens und Wilhelm Drumanns sowie unter dem Banne der Caesar-Verehrung stehen, rücken Habichts Vorlesungen das Bild Ciceros zurecht.

Darüber hinaus gibt das Buch angemessene Hinweise auf Quellen und Literatur und vermag in die Zeit der späten Republik auf attraktive Weise einzuführen.

Zürich

Beat Näf

Digenes Akritas. Das byzantinische Epos. Übertragen und eingeleitet von ANNA SPITZ-BARTH. Baden, Hans Jörg Schweizer, 1988. 128 S.

Anna Spitzbarth (1917–1989), Schülerin von Ernst Howald und Manu Leumann, promovierte mit «Untersuchungen zur Spieltechnik der griechischen Tragödie» (Zürich 1946). Nach ihrem Studienabschluss (1943) kam sie an das Knabeninstitut Briner in Flims, danach unterrichtete sie an der Töchterschule Hohe Promenade und am Institut Minerva, zuletzt ab 1965 in Wiedikon (Töchterschule und spätere Kantonschule), wohin sie zusammen mit Hermann Koller von der Hohen Promenade gewechselt war. Sie widmete nicht nur klassischen Autoren (Homer, Vergil, Ovid) besondere Aufmerksamkeit, sondern übertrug unter anderem verschiedentlich neugriechische Märchen.

Ihr Digenes Akritas bietet die erste vollständige deutsche Fassung, ist ansprechend formuliert und enthält nebst einer Einleitung knappe Anmerkungen, eine Karte und bibliographische Hinweise. Auch wenn Digenes Akritas keine historische Persönlichkeit ist, enthält das nach seinem Helden betitelte, wohl im 12. Jahrhundert zusammengestellte byzantinische Nationalepos zahlreiche Anspielungen auf die Verhältnisse im östlichen Grenzgebiet (*ἀκρίτας*: Grenzkämpfer), wo Byzantiner und Araber aufeinander stiessen. Das Werk ist überdies eine spannende Quelle für die Mentalitäts- und Geschlechtergeschichte, die unter diesen Gesichtspunkten noch wenig erschlossen ist.

Zürich

Beat Näf

ERNST TREMP, *Studien zu den Gesta Hludowici imperatoris des Trierer Chorbischofs Thegan.* Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1988. 224 S. (Schriften der Monumenta Germaniae Historica Bd. 32). ISBN 37752-5154-5. DM 78.–.

Wir haben es hier mit einer der leider nicht allzu zahlreichen Arbeiten zu tun, mit welchen ein schweizerischer Autor auf anderer als auf landes- oder regionalgeschichtlicher Ebene einen Beitrag zur europäischen Mittelalterforschung erbringt. E. Tremp ist der Bearbeiter der kritischen Neueditionen der beiden wichtigsten zeitgenössischen biographischen Schriften über Ludwig den Frommen, welche in Kürze im Rahmen der MGH erscheinen werden, derjenigen Thegans und derjenigen des sog. Astronomus. Mit dem vorliegenden Band legt er seine vorbereitenden Studien zur ersten dieser Editionen vor.

Im Vordergrund stehen, wie es bei einer Abhandlung dieser Art nicht anders sein kann, Fragen nach der Person Thegans, den Bildungs- und andern Einflüssen, denen er ausgesetzt war, seinen Vorlagen sowie nach dem Weiterleben und der Überlieferung seines Werks. Der wohl noch im 8. Jahrhundert geborene und 849/53 verstorbene Thegan hatte in seiner Jugend literarischen Ruhm erworben, aber in späteren Jahren seine dichterischen Ambitionen aufgegeben, um sich den wenig spektakulären Aufgaben eines Trierer Chorbischofs zu widmen. Es war deshalb nicht selbstverständlich, dass er 836/37 noch einmal zur Feder griff, um den durch den Aufstand seiner Söhne (833–835) gedemütigten Kaiser Ludwig durch die Schilderung seiner Taten zu rechtfertigen und dabei gleichzeitig das – seiner Meinung nach – verderbliche Wirken des Reimser Erzbischofs Ebo zu entlarven. Den Hintergrund für Thegans Abneigung gegen Ebo bildete wohl die Zurückschneidung, welche der Chorépiskopat in der sowohl von Ebo als natürlich auch von Ludwig dem Frommen geförderten karolingischen Kirchenreform erfuhr. Trotz seiner Parteilichkeit gelang es Thegan, ein Werk von hoher Informationsdichte zu schreiben. Wie Tremps Analysen ergeben, verarbeitete er

mündliche Berichte einiger hochgestellter Persönlichkeiten, die Augenzeugen der Ereignisse bei Hofe waren, u. a. Abt Grimalds von Weissenburg, des nachmaligen Abts von St. Gallen und Erzkanzler Ludwigs des Deutschen. – Da Thegans Bericht durch ungeschminkte Stellungnahmen provozierte, war er, sobald er unter den Zeitgenossen zu zirkulieren begann, allerhand Glättungen und Überarbeitungen ausgesetzt. Tremps Untersuchungen zur Überlieferungs- und Wirkungsgeschichte der Gesta führen deshalb immer wieder in die Auseinandersetzungen der Zeit Ludwigs des Frommen und seiner Söhne zurück. Darüber hinaus vermitteln sie interessante Einblicke in die Redaktionspraktiken jener Epoche, nicht zuletzt auch in diejenige des Walahfrid Strabo, des Reichenauer Dichterfürsten.

Tremp präsentiert nicht nur ein kenntnisreiches, sondern auch ein gut geschriebenes und mitunter sogar spannendes Buch. Besonderen Wert verleihen ihm die Sorgfalt und Umsicht, mit der die überlieferten Informationen abgewogen, gegeneinander gestellt und gewichtet werden.

Luzern

Konrad Wanner

Ansätze und Diskontinuität deutscher Nationsbildung im Mittelalter. Hg. von JOACHIM EHLLERS. Sigmaringen, Thorbecke, 1989. 394 S., 1 Karte (Bd. 8 der Reihe «Nationes»). ISBN 3-7995-6108-0. DM 112.–.

Der Sammelband beginnt mit Helmut Beumanns kurzer Vorstellung des Nationes-Projektes und einem forschungsgeschichtlichen Abriss des Herausgebers, der die ausserwissenschaftlichen Impulse der bisherigen Erforschung der deutschen Nation des Mittelalters einbezieht. Reinhard Schneider zeigt in seiner Untersuchung der Integrationskraft des Königstums im Reich, dass der ungebrochene Wille der Königswähler, in Zeiten der Thronvakanz für die Wiedereinsetzung des Königstums einzutreten, die Reichseinheit bewahrte. Armin Wolf verfolgt die unterschiedliche Wirksamkeit der vereinheitlichenden Gesetzeskodifizierungen in den europäischen Rechtslandschaften des 13. Jahrhunderts. Vom Typ der Königreiche mit Geltungsverlust der sekundären Rechtsgebiete und von jenem mit Übergang der Gesetzgebung von der Zentralgewalt an untergeordnete Instanzen hob sich Deutschland durch ein andauerndes Mischnungsverhältnis der Ebenen der Reichs- und Territorialgesetzgebung ab. Peter Moraw erkennt die Voraussetzungen für ein deutsches Nationalbewusstsein im Konsens über das Erbe des Universalreiches und über das Königstum der Deutschen. Die Verdichtung der Staatlichkeit nach 1470 schuf neue Voraussetzungen für die Konsolidierung des Nationalbewusstseins, ohne von diesem bemerkenswert mitverursacht worden zu sein. Jürgen Miethke zeichnet nach, wie in den formulierten Kaiservorstellungen der Gedanke des universalen Kaisertums zusehends von den Herrschaftsrechten des römischen Königs entkoppelt wurde. Eberhard Isenmann analysiert die bestimmenden Komponenten für das verfassungspolitische Ringen zwischen Reichsoberhaupt und Ständen, aus dem im letzten Drittel des 15. Jahrhunderts die Konsolidierung einer Herrschaftsordnung auf ständischer Grundlage hervorging. Rüdiger Schnell befasst sich mit der Rolle des deutschen Elements in den Artikulationen von Raumbewusstsein, in der Genese der Bezeichnung «Deutschland», im reichsbezogenen Wir-Bewusstsein, im Vordringen der Schriftlichkeit, in der Öffentlichkeitswirkung der literarischen Äusserungen eines Gemeinschaftsgefühls und in der einsetzenden historischen Verankerung des Wir-Bewusstseins. Peter Wiesinger verweist auf die gemeinschaftsstiftende Funktion der Bezeichnung «deutsche Sprache», der ein gleichzeitiger Identitätspartikularismus nach Dialekten gegenübersteht. Heinz Thomas untersucht in dichterischen Darstellungen der Ritterwelt die politisch motivierte Umsetzung der Verschiedenheit des Ritterschaftsbegriffes im Französischen und im Deutschen.

Basel

Kurt Wechsler

HARM KLUETING, *Das Konfessionelle Zeitalter 1525–1648*. Stuttgart, Ulmer, 1989.
444 S., Abb. (UTB für Wissenschaft: Uni-Taschenbücher 1556). ISBN 3-8001-
2611-7. DM 36.80.

Ein weiteres UTB-Studienbuch zur Geschichte liegt vor. Eines, das man sehr empfehlen kann. Dem Autor ist es gelungen, einen anspruchsvollen und doch leicht verständlichen Überblick über das Thema zu bieten. Das Buch dürfte allen, die einen Einstieg in jenes aufwühlende Zeitalter suchen, hervorragende Dienste leisten.

Langnau

Roland Müller

ARLETTE JOUANNA, *Le devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'Etat moderne (1559–1661)*. Paris, Fayard, 1989. 504 p. ISBN 2-213-02275-5.

La noblesse française des débuts de l'âge moderne aurait considéré comme un devoir de se révolter contre tout abus de pouvoir commis par les détenteurs de l'autorité, qu'il s'agit de ceux qui gouvernaient au nom d'un roi mineur ou d'un souverain mal conseillé. Si l'on adhère à cette thèse, on doit, comme M^{me} Jouanna, prendre les révoltes nobiliaires au sérieux, et répondre négativement à la question posée (p. 8): «Perdu historiquement, leur combat doit-il l'être aussi historiographiquement?»

La démonstration repose sur trois ordres de considérations: l'auteur examine d'abord la conception que les nobles se faisaient de leur statut et de leurs obligations, présente ensuite les principaux mouvements de révolte, et analyse enfin les diverses théories soutenues à l'époque à propos du pouvoir royal. Remarquons que ce plan est surprenant dans son principe, car il constraint à diverses redites. Prise isolément, chacune des trois parties est fort solide. La bibliographie et les notes témoignent de l'étendue de la recherche, surtout en ce qui concerne les textes émanant des principaux acteurs des soulèvements. Ce qui convainc moins, c'est la cohérence de l'ensemble. Là où l'on attendait des motivations articulées sur la réflexion politique, ce sont de simples intérêts personnels qui paraissent déterminer bien des révoltes. En outre, les considérations théoriques semblent s'estomper dès le début du XVII^e siècle, c'est-à-dire au moment même où l'autorité royale tend à effacer les limites que lui imposaient l'usage et le droit naturel. L'auteur reconnaît ces contradictions, mais ne propose guère d'explications.

Sans doute en trouvera-t-on dans la méthode qui consiste à isoler le phénomène étudié – les révoltes nobiliaires – de leur contexte général. A l'intérieur de la période, la structure même de la société française se déforme, sous l'effet d'événements religieux certes – ils sont évoqués dans le livre –, mais aussi de profonds mouvements économiques. De toute évidence, les nobles dont on nous parle ne le perçoivent pas, obnubilés qu'ils sont par une vision sociale d'un autre âge. C'est à l'historien d'en rendre compte. D'autre part, le poids de la politique extérieure est peu pris en considération. Il y a là deux correctifs essentiels à apporter à un ouvrage qui par ailleurs a le mérite inestimable de présenter un tableau, clair et documenté, des connaissances sur un sujet complexe, et de susciter, par sa conception même, la réflexion et la contradiction.

Allaman

Rémy Pithon

Concepts of Nationhood in Early Modern Eastern Europe. Ed. by IVO BANAC and FRANK E. SYSYN with the assistance of ULIANA M. PASICZNYK. Harvard Ukrainian Studies, Vol. X, Number 3/4, December 1986. VIII und S. 271–597, Abb., Kart. ISSN 0363-5570.

Die neueren politischen Entwicklungen im östlichen Europa haben mit aller Deutlichkeit gezeigt, wie virulent der Nationalismus in dieser Region immer noch ist. Kaum war die alles überdeckende Kraft des kommunistischen Systems gewichen, traten alte

politische und nationale Konturen hervor, als hätte es die Ereignisse der letzten siebzig oder fünfzig Jahre nicht gegeben. Die verdrängten statt gelösten nationalen Probleme holen Osteuropa mit aller Macht wieder ein. Die Nationalismusforschung, die sich in letzter Zeit auf die Entwicklung in der Dritten Welt konzentriert hatte, gewinnt dadurch auch für unseren Kontinent wieder an Aktualität und Brisanz. Nationalismus wird in der Regel mit dem 19. Jh. und der Ausbildung von Nationalstaaten in Westeuropa in Zusammenhang gebracht und ist für diese Periode auch schon ausgiebig erforscht worden. Die Frage, ob es Nationalbewusstsein schon in der vormodernen Zeit gegeben hat, ist hingegen noch wenig untersucht. Mit einem Sonderheft leisten die «Harvard Ukrainian Studies» einen Beitrag zum Thema. Es enthält Artikel, die bis auf zwei vom 5.–7. November 1981 in Yale an der International Conference of Concepts of Nationhood in Russia and Eastern Europe in the Early Modern Period vorgetragen wurden. 14 Autoren und eine Autorin aus Polen, Ungarn, Jugoslawien, den USA, Kanada und Singapur befassen sich mit Erscheinungsformen nationalen Bewusstseins in Osteuropa vom 16.–18. Jh. Im folgenden möchte ich versuchen, aus den qualitativ und vom Ansatz her sehr verschiedenen Beiträgen, die zudem einen grossen Zeitraum abdecken, einige übergreifende Ergebnisse herauszustillieren.

Die Voraussetzungen für die Herausbildung von Nationen waren in Osteuropa unterschiedlich, doch insgesamt weniger günstig als im Westen. Die politischen Staatsgebilde umfassten zu weitläufige Territorien und eine zu grosse ethnische und kulturelle Vielfalt, um nationsbildend zu wirken. Ökonomisch stagnierte Osteuropa und sank zum Lieferanten von landwirtschaftlichen Erzeugnissen und Rohstoffen für den sich rapide entwickelnden Westen ab, so dass der landbesitzende Adel unangefochten die politische Macht in den Händen behielt, während die Bauern in die Leibigkeit gedrängt wurden. Eine Bourgeoisie entwickelte sich nur in Ansätzen und war zu einem grossen Teil ethnisch fremd (jüdisch, deutsch, italienisch usw.). Es fehlte somit eine starke Mitte, die integrierend hätte wirken können.

Eine ambivalente Rolle spielte die Religion, die in diesem Raum, wo Katholizismus, Protestantismus, Orthodoxie, die unierte Kirche, Judentum und der Islam aufeinanderstießen, eine starke prägende Kraft hatte. Wenn die religiöse Zugehörigkeit ethnischen Grenzen entlang verlief, verstärkte sie nationales Empfinden und nationale Abgrenzungen (cf. Russen–Polen). Sie konnte aber auch bewirken, dass die Bande zu einem anderen Volk der gleichen Konfession als stärker empfunden wurden als zu andersgläubigen Angehörigen der eigenen Ethnie.

Ein entscheidendes Moment war die Entwicklung von nationalen Schriftsprachen, die schon seit dem späten Mittelalter mit dem Kroatischen und Tschechischen eingesetzt hatte. Auch wenn sie sich vielleicht noch nicht in allen sozialen Schichten durchsetzen konnten – der Adel benützte oft lieber eine vornehme Fremdsprache als das Idiom seiner leibeigenen Bauern, mit denen er unmöglich gleicher Abstammung sein konnte –, so wurde mit diesen Sprachen doch ein entscheidendes Instrument bereitgestellt, auf das spätere Nationalbewegungen zurückgreifen konnten. Allerdings führte die Zugehörigkeit des grössten Teils Osteuropas zur slawischen Sprachgruppe auch zu übernationalen Loyalitäten und Verbundenheitsgefühlen.

Von grosser Bedeutung für das Erwachen von Nationalbewusstsein war das Entstehen einer nationalen Geschichtsschreibung. Die intellektuelle Elite machte sich daran, der Vergangenheit ihres jeweiligen Volkes auf die Spur zu kommen, eine möglichst vornehme Abstammung (am liebsten von den Römern) herauszufinden, die Beziehungen zu anderen Völkern zu durchleuchten; Geschichte also darzustellen als das Schicksal und das Beziehungsgeflecht einer Gemeinschaft und nicht als Abfolge von Ereignissen innerhalb eines Herrscherlebens.

Insgesamt gelingt es den Autoren zu zeigen, dass vormoderne Ansätze von Nationalbewusstsein durchaus vorhanden waren, auch wenn sie meistens auf kleine Eliten

der Gesellschaft beschränkt blieben. Die Grundlagen, die in der frühen Neuzeit gelegt wurden, konnten im Zeitalter des Nationalismus, als die meisten Völker Osteuropas immer noch in multinationalen Grossreichen lebten, für den Aufbau eines Nationalbewusstseins aktiviert werden, das eine beträchtliche Sprengkraft entwickelte. Diese bekommen nun auch die heutigen Vielvölkerstaaten Osteuropas zu spüren.

Zürich

Nada Boškovska

KARL CZOK, *Am Hofe Augusts des Starken*. Stuttgart, DVA, 1990. 160 S., Abb. ISBN 3-421-06521-7. DM 39.80.

FRANTISEK KAVKA, *Am Hofe Karls IV*. Stuttgart, DVA, 1990. 176 S., Abb. ISBN 3-421-06522-5. DM 39.80.

Die beiden Bände sind die ersten einer Reihe, die in jährlich zwei Darstellungen die Szenarien bedeutender Höfe erschliessen sollen. Beide Bücher sind schön gemacht und üppig bebildert. Sie bieten einen abwechslungsreichen Einblick in das Leben und die hofbezogene Tätigkeit der jeweiligen Herrscher. Wissenschaftlichen Ansprüchen vermögen sie jedoch, schon nur der zu diesem Zweck zu knappen Anmerkungsapparate wegen, nicht zu genügen.

Langnau

Roland Müller

Auf den Spuren einer Minderheit. Geschichte und Kultur der Deutschen in Russland/UdSSR. Ausstellungskatalog, hg. von der Landsmannschaft der Deutschen aus Russland e. V. Bearb. von UTE RICHTER-EBERL u. a. Sigmaringen, Thorbecke, 1989. 182 S., Abb. ISBN 3-7995-4129-2. DM 36.-

Es handelt sich um den Katalog zu einer Wanderausstellung, die nicht nur den wolgadeutschen Siedlern gewidmet ist, sondern auch den Deutschen in russischen Städten und im Baltikum. Ausser Erläuterungen zum Ausstellungsgut enthält das gut bebilderte Buch Aufsätze zur Geschichte der deutsch-russischen Beziehungen, zu Brauchtum, Stadtkultur, Selbstverwaltung und zu den Auswirkungen der beiden Weltkriege. Es waren vor allem Familien aus Baden, Württemberg und Hessen, die, dem Rufe Katharinas II. folgend, die Steppengebiete an der Wolga und am Schwarzen Meer besiedelt haben. Unter den vielen Ortsnamen, die an die Herkunft erinnern, finden sich auch etliche schweizerische.

Die Lebensläufe einzelner Siedler gewähren interessante Einblicke, wie es überhaupt die Stärke des Buches ist, durch eine Fülle von Einzelheiten den Alltag anschaulich zu machen, auch das kirchliche Leben, das Schulwesen, den Russifizierungsdruck, die Landwirtschaft, die mit Fruchtwchsel, Bewässerung und Düngung Vorbildwirkung hatte. Zu einer starken Bedrohung der Eigenständigkeit hatte schon der Panslawismus des letzten Jahrhunderts geführt: seit 1891 war nur noch Russisch als Schulsprache zugelassen. Immerhin kam es noch 1924 zur Gründung der Sowjetrepublik der Wolgadeutschen. Die Identitätskrise steigerte sich nach der Deportation von 1941 und führte dazu, dass allein 1988 über 47 000 Russlanddeutsche aus der Sowjetunion nach Deutschland zurückkehrten.

Kilchberg/Zürich

Paul Waldburger

PATRIZIA CARAMANTI, «Gli almanacchi bergamaschi dei secoli XVIII e XIX», dans: *Bergomum*, (Bergamo), N° 4, 1988, pp. 25–191.

Annexé à la République de Venise de 1430 à 1797, le territoire de Bergame passa ensuite à la République cisalpine, puis au Royaume italien et enfin sous la domination autrichienne de 1814 à 1859. Il fut alors incorporé dans le nouveau Royaume

d'Italie. En dépit de ces mutations, la ville qui comptait 28 000 habitants en 1776 et 40 000 en 1870, de même que la province qui recensait à ces deux dates 200 000 et 400 000 âmes, respectivement, se sont peu modifiées dans le type de vie culturelle au cours des deux siècles considérés. L'agriculture, l'artisanat et, plus tardivement, l'industrie textile qui s'installa sur les cours d'eau, furent parmi les éléments dominants de l'économie bergamasque. L'Eglise et son clergé eurent, peut-être plus qu'ailleurs, une influence déterminante.

L'auteur a divisé son étude en deux parties: la première s'étend jusqu'en 1814, la seconde jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il examine et analyse tour à tour les 96 almanachs recensés à la Biblioteca A. Maj et à la Biblioteca del Clero di Bergamo. Trente-quatre titres appartiennent au premier groupe, les autres au second. Certaines publications furent éphémères, d'autres durèrent fort longtemps. Ainsi, l'*Ordo divinis officii* (1622–1967), *La Sirena cantante* (1751–1839), *Il vero incognito scalpellatore* (1765–1817), *Il mercuretto piacevole* (1779–1815), *Il giornale de' santi e decaderio francese* (1802–1907), *Bergamo e sue notizie patrie* (1815–1890), l'*Almanacco provinciale* (1825–1884). Neuf typographies de Bergame ont imprimé les publications de la première période, dix-neuf, dont deux milanaises, celles de la seconde.

Les almanachs bergamasques sont destinés aux classes populaires de la ville et de la campagne. En zone rurale surtout, les intéressés étant en grande partie analphabètes, le contenu des almanachs leur est raconté au cours des veillées. Les textes sont d'essence religieuse et morale. Les idées révolutionnaires ou simplement politiques sont écartées, car les habitants du diocèse restent très attachés à leur Eglise.

Pour l'auteur, ces publications révèlent au XVIII^e siècle une incompatibilité et une intolérance à l'égard des autres cultures et un attachement très conservateur à la religion catholique post-tridentine ainsi qu'à des conceptions sociales, religieuses et de la famille de caractère hiérarchique et patriarchal.

Contrairement à d'autres provinces d'Italie du Nord, celle de Bergame, dans sa littérature populaire du XIX^e siècle, met l'accent sur l'alliance de l'Eglise et du gouvernement en tant que force conservatrice antirévolutionnaire. La religion est présentée comme la base de la société et de la civilisation: une nation sans religion ne peut être ni ordonnée, ni puissante.

Cette étude complète une analyse sémiotique effectuée naguère par l'auteur sur les almanachs des presses bergamasques de 1760 à 1814.

Genève

Georges Bonnant

MARIE-VIC OZOUF-MARIGNIER, *La formation des départements. La représentation du territoire français à la fin du 18^e siècle*. Préface de M. RONCAYOLO. Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, 1989. 363 p., cartes, graph. ISBN 2-7132-0908-0. 176 FF.

L'auteur se défend de revenir sur un dossier déjà bien étudié, celui de la réorganisation territoriale effectuée par la Révolution, un dossier qui évoque imparablement la vieille géographie historique, étroitement juridique et purement administrative. Le propos de ce grand livre est de «tenter l'histoire de catégories de pensée, de démarches mentales situées à l'articulation de ce qu'on peut appeler commodément l'espace perçu et la volonté d'organiser le territoire». En un mot, ce sont les représentations mentales qui intéressent M^{me} Ozouf-Marignier. Par là, elle assume le risque de privilégier la perception de la réalité par rapport à la réalité elle-même.

En première partie, elle analyse le projet des Constituants de 89 et le discours qu'il alimente. Un débat complexe qu'il est sans doute abusif de prétendre résumer ici en opposant, pour simplifier, les partisans du provincialisme autonomiste et les rationalistes épris de géométrie et d'uniformité selon l'esprit des Lumières. Les premiers se

réfèrent à des schémas «naturels» franchement déterministes, les autres favorisent l'action planificatrice de l'homme. Un seul exemple de cette complexité: l'ambivalence de l'argumentation. Elle empêche de trancher entre centralisation et décentralisation car les deux principes sont présents dans l'œuvre parlementaire.

La deuxième partie de l'ouvrage exploite une documentation foisonnante constituée par la correspondance des anciennes provinces, des villes et des villages, qui tous essaient d'obtenir des modifications au découpage proposé et souvent l'attribution d'un chef-lieu. Certaines missives évoquent la conformité avec un ordre historique, naturel ou administratif préexistant qu'il s'agirait de respecter. D'autres récupèrent à leur profit l'argumentation du débat parlementaire. Plus novatrices enfin, leurs considérations sur la ville. Par réaction de rejet de tout ce qui évoquait les anciens priviléges, les Constituants ont négligé le rôle des centres pour raisonner en termes de limites et de surfaces. Or, durant cette phase où l'opinion s'exprime, la ville et le rôle qu'on lui attribue pour dynamiser le territoire sont justement au premier rang des préoccupations.

Un point encore qui mérite attention. L'auteur esquisse l'une des prolongations possibles de sa recherche: le discours sur les représentations. Comment a-t-on commenté au XIX^e siècle la logique des découpages de la Révolution? Sur ce terrain neuf et passionnant, en pleine histoire des mentalités, de belles découvertes, pressenties par ce livre, attendent encore les chercheurs.

Genève

François Walter

Atlas de la Révolution française. Sous la direction de SERGE BONIN et CLAUDE LANGLOIS. Fascicule I. *Routes et communications* par GUY ARBELLOT et BERNARD LEPESTIT. Conception graphique de JACQUES BERTRAND. Fascicule 4. *Le territoire (1). Réalités et représentations* par DANIEL NORDMAN et MARIE-VIC OZOUF-MARIGNIER. Conception graphique de ROBERTO GIMENO et ALEXANDRA LACLAU. Fascicule 5. *Le territoire (2). Les limites administratives* par DANIEL NORDMAN et MARIE-VIC OZOUF-MARIGNIER. Conception graphique d'ALEXANDRA LACLAU. Paris, Editions de l'EHESS, 1987 et 1989. 91 p., 106 p., 125 p. (Librairie du Bicentenaire de la Révolution française).

Trois volumes sur la vingtaine que comptera la grande entreprise conjointe à l'EHESS et à l'Institut d'histoire de la Révolution ont été consacrés à des problèmes spécifiques d'espace. Le premier paru resserre autour de 1789 ce qu'on peut dire des routes et des communications. L'état des réseaux routiers et navigables (équipements en ponts, revêtements et gabarits) mais aussi les interventions des hommes, à la fois pour concevoir le réseau – le célèbre service des Ponts et Chaussées et ses ingénieurs – et pour l'entretenir, font l'objet de belles cartes qui sont autant de synthèses visuelles des études récentes. Une manière commode de rendre accessible les résultats ponctuels accumulés par de nombreuses et patientes monographies régionales et urbaines. C'est d'ailleurs l'un des objectifs avérés de l'entreprise. Parmi les cartes les plus spectaculaires, celles qui mettent en scène le fonctionnement des moyens de communication (poste aux lettres, voitures publiques et roulage) ainsi que celles qui rendent perceptibles la réalité des déplacements (du voyage touristique au déplacement politique à l'aide d'exemples monographiques). A l'évidence, comme les auteurs le disent, «ce déploiement graphique est nécessaire pour faire voir avec quelque rigueur comment tout peut changer en quelques heures dans une France où il faut dix jours pour que le village le plus éloigné de Paris soit mis au courant».

Moins novatrices mais combien nécessaires, les minutieuses reconstitutions des deux volumes consacrés au territoire. Ici, l'instrument de travail l'emporte sur l'atlas d'interprétation. Et pourtant, en ayant sous les yeux les ruptures et les continuités des

maillages successifs de ce grand remodelage de l'espace qu'a été la création des départements, on comprend que la carte saisit un moment de cristallisation de conflits et d'enjeux. On est loin de configurations figées. Ce pari, redonner vie à ce que la cartographie historique avait de plus rébarbatif, est entièrement réussi. Le volume 4 inclut, à côté d'un itinéraire à travers le processus de création des départements, une documentation précieuse sur la connaissance du territoire à l'époque de la Révolution (les représentations de l'espace des Cassini à Buache). Enfin, le volume 5 propose à des échelles qui permettent de résituer les horizons proches de la quotidienneté (le local) quelques-uns des grands réseaux administratifs d'Ancien Régime (diocèses, bailliages, généralités) à côté des cartes d'ensemble où se lisent – c'est précieux – dans le détail le passage du district à l'arrondissement. On peut rêver. A quand une entreprise similaire pour notre histoire nationale?

Genève

François Walter

Atlas de la Révolution française. Sous la direction de SERGE BONIN et CLAUDE LANGLOIS. Fascicule 3. *L'Armée et la Guerre* par JEAN-PAUL BERTAUD et DANIEL REICHEL. Conception graphique de JACQUES BERTRAND. Paris, Editions de l'EHESS, 1989. 79 p. (Librairie du Bicentenaire de la Révolution française).

Nous saluons ici la collaboration de l'Université de Paris I et du Centre d'Histoire et de Prospective militaires de Pully-Lausanne, réalisée dans la publication de cet atlas de modeste format, mais dense d'informations et de graphiques. N'oublions pas que la Révolution française représente dix ans de guerre qui marque de son empreinte tous les secteurs de la société contemporaine et de l'Europe.

La sociologie du phénomène n'échappe pas aux auteurs qui privilégient la présentation des acteurs de ce drame: la troupe, les officiers, la vie des combattants, avant d'aborder les guerres de la Révolution proprement dites. Cette approche permet au lecteur de mieux comprendre la rupture et la continuité qui s'opèrent sous les armes.

Si la guerre plie l'économie à son «despotisme», elle limite la propriété tout en permettant la convoitise d'eldorados étrangers. Elle ruine la façade atlantique, freine certains secteurs d'activités, en accélère d'autres, déplace vers l'est l'axe du commerce et de l'industrie. La guerre explique, pour une bonne part, les premières lois d'assistance sociale, tout en paralysant la nation par les levées en masse.

Plus que jamais, l'armée fut un creuset d'unité nationale; par la force des choses évidemment, mais aussi le métier des armes, sans être considéré comme un métier semblable aux autres, engendrait depuis le milieu du siècle beaucoup moins de répulsion qu'autrefois. A la veille de la Révolution, le recrutement restait cependant localisé, en grande partie, dans les régions septentrionales du royaume. L'implantation des garnisons, plus nombreuses au nord qu'au sud, explique ce fait. Avec les levées de volontaires nationaux, l'origine régionale des soldats-citoyens est plus diversifiée. Avec la réquisition de 1793 et la conscription de 1798–99, établissant un service militaire obligatoire, le recrutement puisera dans toutes les régions de France. A ce moment, de majorité citadine, l'armée deviendra la projection plus fidèle de la société française, surtout composée de ruraux et de paysans. Le même phénomène se retrouve chez les officiers avec l'élimination progressive, sinon totale, de la noblesse. Puis, après 1792, succéderont aux roturiers parfois ignares, des cadres d'origine modeste mais instruits.

Armée nationale, armée révolutionnaire aussi. L'amalgame de l'an II permettra de briser l'esprit de corps et de «révolutionner» l'armée ci-devant royale.

Cet atlas ne présente pas uniquement la sociologie militaire de l'époque. L'intérêt des auteurs, quoique restreint, se porte également sur les guerres de la Révolution présentées par le colonel D. Reichel. Par le choix judicieux de quelques opérations illustrant le renouvellement de l'art de la guerre, il vérifie sur ce «banc d'essai» l'élaboration des

formes modernes de la lutte armée, au regard d'une tradition militaire, des explosions du moment qui révèlent singulièrement la substance d'un peuple. L'étude des actions militaires de la Révolution lui permet de suivre pas à pas l'évolution de la morphologie du combat au cours de l'une des périodes les plus chargées de signification de l'histoire de l'humanité.

Loin d'être exhaustif, cet atlas reste l'ébauche socio-historique et graphique d'une œuvre de plus grande envergure dont il faut souhaiter la réalisation.

Fribourg

D. M. Pedrazzini

Une autre justice, 1789–1799. Contributions à l'histoire de la justice sous la Révolution française. Etudes publiées sous la direction de ROBERT BADINTER. Paris, Fayard, 1989, 406 p.

Devraient lire cette vingtaine de contributions tous ceux qui, par principe, condamnent la Révolution, synonyme de Terreur. Ils découvriraient que la Justice n'a pas été le talon d'Achille de la Révolution mais lui a fourni nombre de ses valeurs: légalité, proportionnalité de la peine, non-rétroactivité, égalité devant la loi, etc. La Révolution a brisé les obstacles qui empêchaient le progrès de la justice. Si à court terme le Code pénal de 1791, suite logique de la Déclaration des droits de l'homme, a rapidement été battu en brèche, il a posé les bases d'une Justice nouvelle (René Martinage, pp. 124–126), fondée sur la raison (R. Badinter, p. 12), où la volonté d'effrayer à tous prix par des supplices physiques fait place à des peines rééducatives. Dans la pratique la Justice reflète un nouvel ordre politique laïque, démocratique et social «supporté par un idéal de perfectibilité» (P. Lascoumes et P. Poncela, p. 103).

A défaut de longs développements sur la guillotine et la Terreur, le lecteur trouvera des articles sur la répression de la cupidité mercantile, l'invention du jury, les tribunaux de famille et de cassation, les juridictions consulaires, la conciliation judiciaire, les vicissitudes du Conseil d'Etat, du contrôle des comptes ou des costumes des gens de justice, les aléas de la position de magistrat et la transformation du métier de notaire durant la Révolution.

Cet ouvrage permet de comprendre comment, quand les temps modernes tentent de se frayer un chemin à travers les impasses de ce qui est déjà l'Ancien Régime, cela se nomme une Révolution.

Fribourg

Alain-J. Czouz-Tornare

PHILIPPE RAXHON, *La Révolution liégeoise de 1789 vue par les historiens belges.* Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1989. 199 p. ISBN 2-8004-0973-8. 850 bFr.

A l'origine de cette étude, on trouve un mémoire de licence soutenu en 1987 à l'Université de Liège. S'il est patent que la Révolution brabançonne antiurbaine se rapproche de mouvements insurrectionnels comme la révolte de Chenaux, des parallèles peuvent être tirés entre notamment les révoltes liégeoises et genevoises, modérées dans leurs principes et fortement dépendantes de la conjoncture internationale.

N'hésitant pas à citer abondamment les auteurs, P. Raxhon montre comment la Révolution liégeoise, après avoir été négligée, fut entre 1831 et 1865 perçue comme tournée vers le passé, puis objet d'un enjeu politique de 1866 à 1914, avant que, de 1915 à 1945, des historiens comme Pirenne n'en soulignent la complexité économico-sociale et que les historiens contemporains n'en dégagent le caractère novateur, s'inscrivant dans le cadre des Révolutions atlantiques.

P. Raxhon met en lumière «une Révolution liégeoise délaissée par les historiens» (p. 147). Nous pouvons faire évidemment le même constat sur le plan helvétique

d'autant plus qu'il n'existe aucun ouvrage comparable au sien sur l'étude de l'historiographie suisse de la Révolution.

Fribourg

Alain-J. Czouz-Tornare

Die Arbeiter. Lebensformen, Alltag und Kultur von der Frühindustrialisierung bis zum «Wirtschaftswunder». Edité par WOLFGANG RUPPERT. Munich, Verlag C. H. Beck, 1986. 512 p.

La classe ouvrière telle qu'elle existait jusque dans les années 1950, avec ses conditions particulières d'existence, ses formes de vie et sa culture propre, disparaît de plus en plus en Europe occidentale, remplacée par de nouvelles couches de salariés, aux comportements différents, souvent conditionnés par les normes de consommation dominantes. D'où le désir de montrer ce que furent réellement les ouvriers, des débuts de la Révolution industrielle à nos jours, comment ils vécurent, luttèrent, s'identifièrent à des organisations qui incarnaient leurs espérances. Telle est l'ambition de W. Ruppert, professeur d'esthétique et d'histoire de la culture à Bielefeld. Pour cela, il a fait appel à une trentaine d'auteurs qui passent en revue les différents aspects de la vie ouvrière, regroupés en cinq parties: le travail; la vie quotidienne; utopies et projets concrets; lieux et formes d'organisation; l'auto-organisation politique et syndicale. Ces 38 contributions abordent des sujets extrêmement variés, souvent originaux et ouvrant parfois d'intéressantes perspectives dans des domaines encore peu défrichés. Quant à celles dont les thèmes sont plus classiques, elles offrent au lecteur de bonnes mises au point. Ajoutons que les illustrations témoignent d'une certaine recherche et que, véritablement, elles «illustrent» le texte qu'elles accompagnent.

Genève

Marc Vuilleumier

The power of the past. Essays for Eric Hobsbawm. Edité par PAT THANE, GEOFFREY CROSSICK et RODERICK FLOUD. Londres, Cambridge University Press/Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1984. 308 p.

Après *Culture, Ideology and Politics. Essays for Eric Hobsbawm*, édité par Raphael Samuel et Gareth Stadman Jones, Londres 1982, voici le second volume de *Mélanges* dédié au célèbre historien d'Oxford. La diversité de son œuvre rendait difficile le choix d'un thème. D'où la grande variété des sujets traités dans cet ouvrage, qui avaient, pour la plupart, été présentés et discutés au cours d'une conférence, en 1982. Ce qui en fait pourtant l'unité, c'est, comme l'indique le titre, la reconnaissance de la force de la culture et de la tradition, même si la plupart des auteurs s'inspirent de théories et de modèles qui tendent à privilégier le changement et ses acteurs.

Cette force du passé se manifeste dans le mouvement ouvrier du XIX^e siècle en Allemagne, comme le montre Jürgen Kocka; mais les traditions des artisans, des ouvriers qualifiés ne doivent pas non plus être surestimées: il y a bien des ruptures, même si une historiographie ancienne les avait peut-être exagérées; le premier mouvement ouvrier n'est pas une protestation défensive contre l'innovation, mais un mouvement d'émancipation qui ne s'oppose pas au progrès mais réclame une part de ses bénéfices.

Dans l'industrie britannique du XIX^e siècle, on remarque une tendance persistante des ouvriers à ériger, sur le lieu de travail, des structures informelles résistant à la domination capitaliste. Les antécédents en sont lointains. La suprématie internationale du capitalisme anglais lui rendait supportable ces formes de résistance ouvrière, tout au moins jusqu'à la grande dépression de la fin du XIX^e, estime Richard Price.

Dans quelle mesure les rituels civiques, qui, en temps ordinaire, servent d'appui au pouvoir, peuvent-ils, dans certaines circonstances, se transformer en action collective

créatrice de solidarité pour des mouvements ouvriers ou régionalistes, c'est ce que montre Temma Kaplan avec Barcelone de 1890 à 1931.

Ce pouvoir du passé se fait sentir également chez la classe dirigeante, à l'exemple de la landed society dont F. M. L. Thompson suit les transformations au XIX^e.

La monographie de Joan Wallach Scott sur les métiers du vêtement à Paris (1830–1840) s'attache aux transformations de la production et à leurs répercussions sur les relations de travail, sur les rapports entre hommes et femmes, sur la famille et sur les conceptions que se font de tout cela les acteurs sociaux. Contribution d'autant plus importante que la documentation sur ces professions n'est pas facile à rassembler.

Avec le premier 1^{er} Mai, Michelle Perrot étudie la «naissance d'un rite ouvrier», l'invention d'une tradition, pour reprendre une expression de Hobsbawm; elle insiste plus particulièrement sur son caractère de fête, qui le rend attractif.

Avec «Classe ouvrière et sociabilité avant 1848», Maurice Agulhon reprend un thème qui lui est cher (le texte français a été publié, quatre ans plus tard, dans *Histoire vagabonde*, t. II). Faute de place, nous ne pouvons mentionner d'autres contributions, concernant les banquiers anglais et européens (1880–1914), l'Europe centrale et orientale. Soulignons, pour terminer, l'intérêt du premier texte: l'appréciation historiographique de l'œuvre de Hobsbawm par Eugen D. Genovese.

Genève

Marc Vuilleumier

Annales d'histoire des enseignements agricoles. Dijon, Institut National de Recherches et d'Applications Pédagogiques (INRAP), n° 3, décembre 1988, 77 p.

Rassemblant des communications présentées à l'occasion d'un colloque, le 1^{er} numéro de cette revue offrait des approches variées et originales des enseignements agricoles. Le 2^e numéro portait sur des institutions ou des formes d'enseignement. L'intérêt pour l'histoire institutionnelle s'affirme dans ce 3^e numéro, qui met en évidence les rapports entre les régimes, les pouvoirs et l'enseignement de l'agriculture à travers diverses expériences vécues en France, ainsi qu'en Allemagne et en Pologne.

La lecture des articles parus dans ce 3^e numéro soulève, par son absence, l'un des problèmes les plus intéressants de l'histoire des institutions d'enseignement, malheureusement difficile à approcher par les documents d'archives: quel a été l'impact de ces enseignements et à qui ils s'adressaient? Si les Archives Nationales se sont engagées dans la collecte de documents oraux, les témoignages, non seulement de personnalités mais également d'agriculteurs, pourraient apporter des renseignements précieux à ce propos.

Un autre point fort apparaît à la lecture de ces études: la relation entre les changements de sociétés et un intérêt pour la formation agricole. Dans chaque article, ce problème est en effet soulevé, tant en France, qu'en Pologne ou en Allemagne, tant en 1830, qu'en 1845, 1918, 1945 ou 1968. L'intérêt pour l'agriculture correspond à une volonté de maintenir certaines valeurs sociales dans une société de crise.

L'attention qui apparaît aujourd'hui en faveur de la formation agricole, illustrée notamment par cette revue, n'est-elle pas marquée par des sentiments correspondants?

Fribourg

Christine Fracheboud

PETRA WEBER, *Sozialismus als Kulturbewegung. Frühsozialistische Arbeiterbewegung und das Entstehen zweier feindlicher Brüder: Marxismus und Anarchismus*. Düsseldorf, Droste, 1989. 550 S. (Beiträge zur Geschichte des Parlamentarismus und der politischen Parteien, Bd. 86.) ISBN 3-7700-5152-1. DM 98.–.

Die Autorin untersucht das Verhältnis von Frühsozialismus, Marxismus und Anarchismus sowie deren Verknüpfung mit der europäischen Arbeiterbewegung. Sie stellt

dabei sowohl Anarchismus als auch Marxismus in die frühsozialistische Tradition und verwirft die alleinige Aneignung des frühsozialistischen Erbes durch die Marxisten. Die Frühsozialisten verstanden sich als Kulturrevolutionäre, die mit dem Konzept einer neuen Ethik der Solidarität auf den Übergang zur bürgerlichen Gesellschaft mit seinem Wandel der Werte und Lebensformen reagierten. Zunächst stand auch Marx der kulturellen Ausrichtung der Frühsozialisten nahe. Erst nach der teilweisen Übernahme des Konzepts der bürgerlichen Nationalökonomie Mitte der 1840er Jahre begründeten Marx und Engels den Sozialismus nicht mehr moralisch. Er sollte vielmehr aus der Entwicklung der Produktivkräfte der bürgerlichen Gesellschaft erwachsen. Die Anarchisten kritisierten die Überschätzung der Ökonomie durch die Marxisten und die in ihrer Tradition stehenden Sozialdemokratie. Sie hielten am moralisch-kulturellen Erbe des Frühsozialismus fest. Weber stellt die Kritik der Anarchisten am Fortschrittsglauben der Marxisten heraus, der eine verhängnisvolle Fixierung auf die industrielle Entwicklung nach sich zog und den Blick auf ihre sozialen und – wie wir heute wissen – ökologischen Folgen verstellte. Schon Bakunin hatte Marx vorgeworfen, die konkrete Lebenswelt der Arbeiter zu ignorieren und den Sozialismus auf den Gegensatz von Kapital und Arbeit zu reduzieren. Angesichts des Endes des «real existierenden Sozialismus» erscheint es interessant, die von den Marxisten verdammten theoretischen Ansätze des Anarchismus neu zu entdecken.

Allschwil

Hermann Wickers

WOLFGANG SCHWENTKER, *Konservative Vereine und Revolution in Preussen 1848/49*.

Die Konstituierung des Konservatismus als Partei. Düsseldorf, Droste, 1988. 375 S.
(Beiträge zur Geschichte des Parlamentarismus und der politischen Parteien,
Bd. 85.) ISBN 3-7700-5147-5. DM 78.-.

Das «konservative» Preussen des 19. Jahrhunderts ist häufig mehr als geschichtliche Grundgegebenheit hingenommen denn auf seine organisatorischen Elemente hin untersucht worden. Die aus der Schule W.J. Mommsens hervorgegangene Monographie (eine erweiterte Düsseldorfer Diss.) schliesst eine Lücke, zumal sie – wie kaum anders zu erwarten – sehr methodenbewusst und begriffsgeschichtlich klarend vorgeht. Im Zentrum stehen diverse Vereinigungen, in denen sich – bereits vor der Revolution und im Blick auf den Vereinigten Landtag – konservative Gesinnung, Königstreue und Grundbesitzerinteressen verbanden, wobei weniger die Zahl als das soziale Gewicht der Anhänger den Ausschlag gaben. Ein zentrales Kapitel gilt der «Struktur der konservativen Vereine in der Revolution», weitere Abschnitte thematisieren den Umbau zur Partei und zur Ideologienträgerin in der beginnenden Reaktion. Dank ihrem dichten organisatorischen Netz, einer gegen Ende 1848 bereits auf 20 000 Mitgliedern eingeschätzten Stärke, den Schwerpunkten in Brandenburg und Pommern, vermochten diese Organisationen einen bemerkenswert effizienten Unterbau konservativer Regierungspolitik darzubieten. Die These des Verfassers von den Revolutionsjahren als den Lehrjahren der Parteienbildung wird in einem zusammenfassenden Schlusskapitel gut belegt.

Zürich

Peter Stadler

WOLFRAM SIEMANN, *Gesellschaft im Aufbruch. Deutschland 1849–1871*. Frankfurt,
Suhrkamp, 1990. 355 S. (Neue Historische Bibliothek, Edition Suhrkamp, Neue
Folge.) ISBN 3-518-11537-5. DM 18.-.

Obschon die beiden Jahrzehnte zwischen 1849 und 1871 zu den «wichtigsten Umbruchperioden der deutschen Geschichte» (R. Rürup) gehören, hat dieser Zeitabschnitt in der Forschung bislang kaum als eigenständige strukturgegeschichtliche «Zeit-

tenwende» (W. Abel) Beachtung gefunden. Bezeichnungen wie «Nachmärz», «Reaktionsära» und «Reichsgründungszeit» weisen mit Nachdruck darauf hin, dass diese Jahre bis anhin fast ausschliesslich unter dem Primat des Politischen und insbesondere unter der Perspektive der preussisch-deutschen Nationalstaatsbildung erforscht worden sind. Die leicht verständliche Überblicksdarstellung des Münchner Historikers W. Siemann bemüht sich um einen anderen Blickwinkel, legt diese ihre Hauptaugenmerk doch auf die «deutsche Gesellschaft im Aufbruch». Trotz dieses vielversprechenden Forschungsansatzes, der an gut ausgewählten Schwerpunkten wenig bekannte Einblicke in die demographische, ökonomische und gesellschaftliche Veränderungsdynamik der Zeit gewährt, beansprucht die nationalstaatliche Perspektive in der hier anzuseigenden Gesamtdarstellung nach wie vor einen unverhältnismässig breiten Raum. So kommt etwa nur andeutungsweise die Frage zur Sprache, wie sich der beschleunigte soziale Wandel konkret in die Alltagswelten und Mentalitäten der Menschen eingeschrieben hat. Ohne einer unreflektierten Fortschrittsperspektive verhaftet zu sein, wird der janusköpfige Epochencharakter, der im ungeschiedenen Nebeneinander von Tradition und Moderne sein hervorstechendstes Merkmal bessas, in der insgesamt durchaus überzeugenden Synthese W. Siemanns gut leserlich zur Darstellung gebracht.

Basel

Aram Mattioli

Gebiets- und Namensänderungen der Stadtgemeinden Österreichs seit der Mitte des 19. Jahrhunderts. Hg. von WILHELM RAUSCH. Linz, Landesverlag, 1989. XIV, 442 S., 1 Karte (Forschungen zur Geschichte der Städte und Märkte Österreichs, Bd. 2). ISBN 3-900387-22-2. öS 620.-.

Politische Gemeinden als moderne Selbstverwaltungskörperschaften sind in Österreich erst das Ergebnis der Revolution von 1848. Während der Revolution gebildete Bürgerausschüsse gaben den Anstoss für ein provisorisches Gemeindegesetz vom 17. März 1849, das die «freie Gemeinde» als «Grundfeste des freien Staates» proklamierte. In das bis dahin «kaum entwirrbare Chaos» privilegierter landesfürstlicher Städte und Märkte, grundherrschaftlicher Gemeinden, katholischer Pfarren, «freier Ortschaften», die in der Vermögensverwaltung eigenständiger waren als etwa Wien, usw., brachte dieses Gesetz das System einer einheitlichen Nomenklatur und vor allem in zentralistischem Sinn rechtliche Gleichstellung von Stadt und Land. Allerdings blieben auch lange nach 1850 noch «gemeindefreie» Gutsgebiete bestehen wie etwa Schönbrunn, Prugg an der Leitha u.a. Echte Gemeindeautonomie gewährte das neoabsolutistische Regime zunächst nicht. Erst mit dem Reichsgemeindegesetz von 1862, der «Magna Charta des österreichischen Gemeinderechts», füllte sich die neue politische Struktur mit einem, vorerst beschränktem demokratischem Inhalt. Es wurde endgültig ersetzt erst durch die heute geltende Bundes-Verfassungsgesetzesnovelle von 1962.

Dynamischer als die gemeinderechtliche Entwicklung verliefen im Rahmen der industriellen Expansion Veränderungen der Siedlungsstruktur, die sich in Namens-, Rang- und Gebietsveränderungen zahlreicher Gemeinden niederschlügen. Der Bearbeiter hat in bemerkenswerter Kärrnerarbeit den umfangreichen Katalog dieser Mutationen für die heute 169 Stadt- und Marktgemeinden – diese umfassen genau die Hälfte der österreichischen Wohnbevölkerung von 1981 – und für die Berichtszeit seit 1848 zusammengestellt. 83 Stadterhebungen sind für diesen Zeitraum zu verzeichnen (nach der Stadterhebung von Rust im Jahre 1681 erfuhr erst wieder Ried im Innkreis 1857 als erste einer längeren Reihe von Ortsgemeinden die Beförderung zur Stadt). Rechtliche Privilegien sind mit dieser «Rangerhöhung aus Prestigegründen» kaum mehr verbunden. Die 15 Gemeinden mit besonderem «Stadtrecht» dürfen laut Art. 116 des Bun-

desverfassungsgesetzes von 1920 ihre Behörden als «Magistrat» und «Stadtsenat» bezeichnen.

Der Verfasser will mit seiner Dokumentation einen Verwaltungsbehelf schaffen, der schnelle Orientierung in Fragen der verwaltungsmässigen Zuständigkeit erlaubt, und überdies einheitliche, vergleichbare Daten für statistische Untersuchungen zur Stadtentwicklung in Österreich bereitstellen. Der Historiker kann bei der Durchsicht auf unerwartete Informationen stossen – etwas dass Bregenz als einzige Landeshauptstadt kein «Stadtrecht» besitzt, dass Landeck, 1923 zur Stadt erhoben, aus den Marktgemeinden Angedair und Perfuchs zusammengewachsen ist und seinen Namen offiziell erst 1899 erhalten hat, dass Klagenfurt bis 1849/50 keine staatlichen Verwaltungsbehörden «politischer» Art auf Landesebene beherbergte und dass die Stadt, wie andere Städte Kärntens auch, z.B. Villach/Beljak, bis 1918 offiziell auch den slovenischen Namen Celovec trug, usw. Darüber hinaus wird aber vor allem die knappe Einleitung zur Strukturgeschichte der österreichischen Gemeinden auf sein Interesse stossen.

Winterthur

Walther Rupli

LOTHAR MAIER, *Rumänien auf dem Weg zur Unabhängigkeitserklärung 1866–1877*. München, Oldenbourg, 1989. 514 S., 1 Karte (Südosteuropäische Arbeiten, 88; Habil.-Schr., Univ. Heidelberg, 1985). ISBN 3-486-55171-X.

Im Unterschied zu dem streckenweise nationalistisch gefärbten kleinen Buch von V. Roman (SZG 40, 1990, S. 332) ist diese Heidelberger Habilitationsschrift von emotionsfrei kompetenter Sachlichkeit. Sie untersucht das Werden des rumänischen Nationalstaates, geht vom Nationalbewusstsein aus, dessen Zentrum in den anfänglich von griechisch-phanariotischen Einflüssen bestimmten Donauprätentümern mehr nur marginal auch Siebenbürgen erfasste, das kaum einen rumänischen Adel aufwies, dafür aber relativ starke bürgerliche Unterschichten. Das Zusammenwachsen der Donauprätentümer wurde durch die Integrationswirkung des Eisenbahnbau beschleunigt, welcher dann auch – neben Ausführungen über die Agrarverfassung und die werdende Industrie – einen Mittelpunkt des Bandes ausmacht. Der Weg in die formelle Unabhängigkeit im zeitgeschichtlichen Umkreis der russisch-türkischen Kriegsanbindung (1877) ist innenpolitisch durch die Abnutzung der konservativen Regierung Catargi und ihre Ablösung durch ein liberales Regime gefördert worden. Das Werk, dem umfassende Recherchen in rumänischen und europäischen Archiven zugrundeliegen, nimmt sich wie ein Standardwerk aus; eine (jetzt wohl eher mögliche) Übersetzung ins Rumänische wäre ihm zu wünschen.

Zürich

Peter Stadler

GÉRARD NOIRIEL, *Longwy. Immigrés et prolétaires 1880–1980*. Paris, PUF, 1984, 396 p.

GÉRARD NOIRIEL, *Les ouvriers dans la société française XIX^e–XX^e siècle*. Paris, Editions du Seuil, 1986. 321 p. (Collection Points, H 88).

Elaboré à partir d'une thèse non publiée, le premier de ces ouvrages constitue une histoire régionale de la classe ouvrière. Une région qui n'est sans doute pas représentative de l'ensemble du pays mais où se focalisent des problèmes qui se retrouveront, avec moins d'acuité parfois, dans beaucoup d'autres endroits. D'où l'intérêt général du livre, né non seulement de l'attention portée au passé, mais aussi d'un regard lucide sur le présent; cette double démarche, l'interaction entre les deux attitudes, nourries d'une même passion, font de cet ouvrage une recherche exemplaire qui, depuis sa parution, a déjà contribué à renouveler les travaux sur l'immigration, un domaine jusqu'alors beaucoup trop négligé par l'historiographie.

La sidérurgie lorraine, centrée autour de Longwy, a en effet recruté une grande partie

de sa main-d'œuvre à l'étranger (Italiens, Polonais puis Maghrébins). L'intégration de celle-ci, par le biais des organisations ouvrières et de leurs luttes, est illustrée d'une façon remarquable, particulièrement en ce qui concerne le Parti communiste. Il y a, dans ces pages, des réflexions dont la portée dépasse singulièrement la région lorraine et la France; elles sont susceptibles d'éclairer des recherches dans de tout autres milieux, dans d'autres pays.

Mais ce n'est pas seulement l'immigration qui est l'objet du livre, c'est surtout l'ensemble du processus de formation et de reproduction de la classe ouvrière, qui se fait aussi à partir du monde paysan voisin. C'est un problème qui a déjà retenu l'attention des historiens mais qui, en Lorraine, a naturellement ses spécificités. Nombre d'entre elles sont dues au travail du fer et à ses particularités; l'usine métallurgique intégrée, comme unité de production allant du minerai au laminé, se forme au XX^e siècle et entraîne des modifications profondes au sein des mentalités ouvrières.

L'influence patronale, le rôle des nationalismes et de la religion, l'effet des luttes ouvrières et du développement des organisations syndicales et politiques, tout cela est remarquablement illustré. La fin arrivera brutalement, au moment où l'auteur rédigeait son livre: c'est l'effondrement et la disparition de la sidérurgie lorraine, rapidement retracés dans les dernières pages.

L'ouvrage est si riche que son lecteur en devient exigeant et regrettera parfois que certains points, qui semblent avoir été développés dans la thèse non publiée, ne soient qu'esquissés. Ajoutons que l'éditeur aurait été bien inspiré d'ajouter une ou deux cartes géographiques, pour ne pas parler d'index.

En revanche, les index négligés par la maison qui se qualifie d'«universitaire», figurent à la fin du livre de poche, de portée plus générale, que l'auteur a consacré aux ouvriers dans la société française. Il ne s'agit plus d'une monographie fondée sur des recherches de sources, mais d'une synthèse et d'une mise au point beaucoup plus vaste, où Noiriel témoigne de la même maîtrise qu'avec ses prolétaires de Longwy. Les ouvriers ne sont pas isolés mais – et le titre doit être pris en son sens plein – étudiés dans leurs rapports avec le reste de la société, avec l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et celle que s'en font les autres. Et cela en tenant compte des problématiques les plus récentes. La bibliographie (364 titres), la clarté de l'exposé font de ce petit livre un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à l'évolution du monde ouvrier.

Genève

Marc Vuilleumier

JEAN ROEDER, *Bombenflugzeuge und Aufklärer. Von der Rumpler-Taube zur Dornier Do 23*. Koblenz, Bernard & Graefe, 1990. 274 S., Abb. (Reihe: Die deutsche Luftfahrt, Bd. 16). ISBN 3-7637-5295-1. DM 78.–.

Dieser Band ist zeitlich vor den schon erschienenen über «Kampfflugzeuge und Aufklärer. Von 1935 bis heute» einzuordnen. Vorgestellt wird die Zeit vor dem Ersten Weltkrieg bis 1935, wobei begreiflicherweise die Kriegsjahre 1914–1918 den Schwerpunkt bilden. Als Vorläufer der Bomber und Aufklärer dürfen die Ballone bezeichnet werden. Der Gasballon «L'Entreprenant» verhilft dank den aus ihm signalisierten Beobachtungen den Franzosen zum Sieg über die Österreicher bei Fleurus am 26. Juni 1794. Doch der Bewegungskrieg der damaligen Zeit und die Umständlichkeit des Transports, vor allem die zur Gaserzeugung notwendigen statischen Öfen, führen 1799 zur Auflösung der «Aérostiers».

Erst 1849 versuchen die Österreicher, die rebellischen Venezianer mit einem Bombardement aus der Luft zur Kapitulation zu zwingen. 110 unbemannte, bombentragende Heißluftballone werden gestartet, aber nur 4–5 der 22,2 kg schweren Bomben fallen auf Venedig, da der Wind drehte.

Gefesselte Beobachtungsballone werden im amerikanischen Sezessionskrieg von

beiden Seiten eingesetzt; als «the war of the states» ab 1863 zum von der Union bestimmten Bewegungskrieg wird, sind die Luftschiefer überfordert, obschon die Gasflaschen zur Füllung auf Pferdewagen mitgeführt werden.

Aus dem belagerten Paris entweichen 1870/71 66 Ballone. Ferdinand Graf von Zeppelin, der schon im Sezessionskrieg den Einsatz amerikanischer Ballone erlebte, verfolgt hier, neben August von Perseval und Otto Lilienthal, den Einsatz der französischen Ballone. Frankreich beginnt 1875 mit dem Aufbau seiner «Aérostation militaire», gefolgt 1884 von der deutschen Luftschiefertruppe, die zuerst gefesselte Kugelballone benutzt, ab 1896 den zeppelinartigen «Parseval-Sigsfeld-Drachenballon», bis 1917 als Aufklärungsballon in Gebrauch.

Die bedeutendste Zeit der Beobachtungsballone ist im Ersten Weltkrieg. Auch die Franzosen, welche die Ballone 1911 zugunsten des Flugzeugs aufgegeben hatten, setzen ihn im Ersten Weltkrieg wieder ein. Diese Fesselballone müssen einige Kilometer hinter den eigenen Linien aufsteigen und von eigenen Flugzeugen und Flugabwehrwaffen geschützt werden. Die deutsche Wehrmacht setzt noch 1942/43 solche Ballone an der Ostfront ein.

Dass der Freiballon von den Winden unabhängig gemacht werden müsse, erkannte man schon 1784. Einen Anfang machten Franzosen schon 1852, dann erneut 1884. 1889 präsentiert Alberto Santos-Dumont seine angetriebenen Lenkballone. Am 2. Juli 1900 steigt das erste Zeppelin-Luftschiff auf; seit 1906 gilt es als ausgereift. Deutschland erreicht eine führende Position für diesen Fernaufklärer und Bombenträger, doch spätestens 1916 mit dem Aufkommen der Phosphor-Munition sind diese langsam Riesen militärisch unbrauchbar. Damit wird das Flugzeug als Träger von Bomben-Lasten und als Aufklärer unverzichtbar.

Es sind vor allem Frankreich und die Vereinigten Staaten, die bis zum Ersten Weltkrieg im Flugzeugbau führend sind. Beachtliche Leistungen werden auch in Russland und Italien erzielt. England gelingt der Anschluss erst nach 1916. Die Deutschen holen auf, verzetteln sich aber in Tüfteleien, während sich die Franzosen in der Serienfabrikation oft an überholtem Gerät festklammern, aber aufs Ganze gesehen effizient sind. Im Buch von Jean Roeder wird diese Entwicklung für 1914–1918 sehr ausführlich vorgestellt. Ein weiterer Schwerpunkt ist die Zeit von 1919 bis 1935. Sowohl die durch den Versailler Vertrag verbotene und in die Sowjetunion ausgelagerte deutsche Produktion wie auch die der andern Staaten wird vorgestellt.

Das Buch von Jean Roeder zeigt in seiner Ausführlichkeit Wege und Irrwege der Bombenflugzeuge und Aufklärer, deren Bedeutung zwar zunahm, aber wohl nie so kriegsentscheidend wurde wie Bodentruppen.

Zürich

Boris Schneider

Das Parteiensystem Österreichs und Ungarns in der Zwischenkriegszeit. Hg. von A. DRABEK, R. PLASCHKA und H. RUMPLER. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1990. 230 S. (Veröffentlichungen der Kommission für die Geschichte Österreichs, Bd. 15.) ISBN 3-7001-1686-1. öS 420.– / DM 60.–

Der vorliegende Sammelband ist aus der vierten gemeinsamen Tagung österreichischer und ungarischer Historiker, die im Juni 1985 in Wien stattfand, hervorgegangen. Je sechs Beiträge beider Seiten untersuchen das Demokratieverständnis, die parlamentarische Haltung und die Einstellung zur nationalen Frage der wichtigsten Parteien beider Staaten in der Zeit zwischen den beiden Weltkriegen: d.h. entsprechend den jeweiligen Parteienlandschaften in Österreich der Christlichsozialen, der Sozialdemokraten und der Grossdeutschen Volkspartei, in Ungarn der ursprünglich um die christlich-nationale Partei der Kleinlandwirte gruppierten, dann aber mehrmals umstrukturierten, sich nach rechts verlagernden Regierungsparteien sowie der breiten,

von der Linken bis zu den Rechtsradikalen gefächerten Opposition. Von österreichischer Seite wird die Wirtschaftspolitik der Parteien, ungarischerseits die Einstellung der öffentlichen Meinung zur Frage der europäischen Einheit einbezogen. Ein zusammenfassender Beitrag geht den Analogien und Divergenzen in den politischen Systemen beider habsburgischen Nachfolgestaaten nach – eine Studie, der im Hinblick auf die wiederauflebende Diskussion des Mitteleuropa-Gedankens besondere Aktualität zukommt.

Die Beurteilung der einzelnen Tagungsbeiträge – das liegt in Anlage und Thematik der Tagung begründet – setzt die Kenntnis der historischen Abläufe und Fakten weitgehend voraus. Ein Gesamtbild der Parteiengeschichte in beiden Staaten ergibt sich dem Leser auch nach der Lektüre sämtlicher Beiträge nur bruchstückhaft. Besonders bei dem Systemvergleich durch Miklós Stier werden die zu interpretierenden Fakten nur sehr spärlich, manchmal unanschaulich und zum Nachteil der ungarischen Seite auch ungleichgewichtig herangezogen. Überdies ist hier das Verhaftetsein in marxistischen Vorstellungen und Begriffen einer wirklich klärenden Analyse eher hinderlich. Im Ganzen aber ergibt sich aus der Gegenüberstellung der benachbarten, von ihrem äusseren Schicksal (militärische Niederlage 1918, nationale Amputation, Wirtschaftskrise, Vereinnahmung durch das nationalsozialistische Deutschland 1938 bzw. 1944 usw.) in ähnlicher Weise betroffenen Donaustaaten eine fruchtbare, sich an den Unterschieden profilierende Veranschaulichung der beidseitigen innenpolitischen Abläufe. Dabei springt vor allem die eine folgenschwere Divergenz in die Augen: die extrem verschiedenen Ausgangspunkte nach der Revolution von 1918/19, die für beide Staaten eine determinierende Rolle spielen, aber gegenläufige Entwicklungen einleiten sollten. In Österreich als Ergebnis der Revolution ein modernes bürgerlich-demokratisches Rechtssystem, an dessen Zustandekommen vor allem die Sozialdemokraten beteiligt waren, allerdings mit einer Überbetonung der parlamentarischen Machtbefugnisse, die sich infolge des Patts der beiden grossen Parteien nur schwer in fruchtbare Staatstätigkeit umsetzen liessen. Die wachsende Instabilität der Regierung, das schwankende Staatsbewusstsein der Bürgerlichen leisteten der wachsenden Macht paramilitärischer Schutzorganisationen Vorschub und machten den Staat zunehmend unregierbar. Als sich nach der blutigen Ausschaltung der Arbeiterbewegung das Übergewicht der bürgerlichen und agrarischen Schichten verstärkte, wurden in diesem Lager in zunehmendem Masse völkische, antisemitische, korporative Tendenzen wirksam und vermischten sich mit der kirchlich-autoritären Richtung des politischen Katholizismus («Klerikofaschismus»). Wohl vermochte sich der österreichische Nationalsozialismus – so wenig wie der gleichzeitige ungarische – nicht zu einer landesweiten Massenbewegung zu entwickeln. Aber das präfaschistische Klima erleichterte es den Regierungen Dollfuss und Schuschnigg, einen autoritär-korporativen Staat nach italienischem Vorbild anzustreben, nicht zuletzt, um dem Nationalsozialismus das Wasser abzugraben («Konkurrenzfaschismus» in ungarischer Lesart). – In Ungarn demgegenüber nach der Vernichtung der Räterepublik und der Ausschaltung der Linken ein diktatorisches Regime, das, getragen von nationalistischem Konsens, sich ebenso die rechten wie die linken Radikalen vom Leib hielt, aber nach einer Phase der Konsolidation doch wieder einen gewissen liberalen Spielraum öffnete, in dem sogar die Sozialdemokraten die Funktion einer legalen Opposition erfüllen konnten. So scheiterte in der Mitte der 1930er Jahre der Versuch eines autochthonen ungarischen Faschismus der Regierung Gömbös ebenso an der Arbeiterbewegung wie an dem in den herrschenden Schichten stark verwurzelten christlich-nationalen Gedanken. – Während also in dem demokratischer verfassten Österreich die nationalsozialistische Bewegung schon in dem aufgewühlten Feld der inneren Lage Fuss fasste, konnte sie sich in Ungarn doch erst unter der Protektion der deutschen Armee durchsetzen. Eine These, die zu weiteren vergleichenden Forschungen anregen dürfte.

Winterthur

Walther Ruppli

IAN KERSHAW, *The 'Hitler Myth': Image and Reality in the Third Reich*. Oxford, Clarendon, 1987. 297 S. ISBN 0-19-821964-4.

Die Arbeit Kershaws ist die englische Ausgabe seiner bereits 1980 in der Schriftenreihe der Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte erschienenen Studie «Der Hitler-Mythos. Volksmeinung und Propaganda im Dritten Reich». Die Neuausgabe hat Kershaw um ein Kapitel über «Hitler's Popular Image and the 'Jewish Question'» erweitert. Die Untersuchung belegt das überwältigende Ansehen Hitlers in der deutschen Bevölkerung, dem eine eher negative Einschätzung seiner Partei, der NSDAP, und ihrer lokalen und regionalen Funktionsträger entgegenstand. Der alles überstrahlende Führer-Mythos wurde nicht nur von der nationalsozialistischen Propaganda geschaffen und ins Volk hineingetragen, sondern war ebenso ein gesellschaftliches Produkt, das aus den Sehnsüchten, Erwartungen, Ressentiments und Frustrationen grosser Teile des Volkes erwuchs. Die Verehrung Hitlers muss wohl einem noch weitgehend vordemokratischen Zustand populärer politischer Meinungsbildung zugeordnet werden. Hitler bot gerade der deutschen Mittelschicht – aber nicht nur ihr – einen Orientierungspunkt in der durch Desintegration gekennzeichneten politischen und gesellschaftlichen Realität der Weimarer Republik. So gründete die Akzeptanz des Dritten Reiches in erster Linie auf dem Führer-Glauben und weniger auf der nationalsozialistischen Weltanschauung. In seinem Schatten konnten die schrecklichsten Verbrechen verübt werden, ohne dass sich nennenswerter Widerstand geregt hätte. Kershaw weist nach, dass gerade die Popularität Hitlers weite Teile der Bevölkerung die stetig wachsende Diskriminierung der jüdischen Mitbürger völlig unkritisch akzeptieren liess. Auch wenn sich der Hitler-Mythos gegen Kriegsende langsam aufzehrte, verhinderte er doch, dass sich die Menschen an aktiven Widerstandsaktionen beteiligten. Die Mehrzahl der Deutschen war offenkundig auch angesichts der drohenden katastrophalen Niederlage nicht fähig, das selbst geschaffene Idol zu stürzen.

Allschwil

Hermann Wichers

Cahiers pour l'histoire du CNRS 1939–1989. Paris, Editions du CNRS, 1989–90, 6 numéros parus.

Le 50^e anniversaire de la naissance du CNRS a été l'occasion de nombreuses recherches historiques. Les archives ont été ouvertes, des chercheurs ont pu se pencher sur l'histoire de leur laboratoire ou de leur discipline. Les Cahiers pour l'Histoire du CNRS publient les résultats de ces efforts. Six numéros sont déjà parus, regroupant des travaux achevés à ce jour. On y découvre des approches par disciplines (chimie, anthropologie, physiologie, économie ...), des travaux sur le rôle de l'Etat face à la recherche scientifique, sur le personnel dirigeant du CNRS et les instances de représentation des chercheurs. Un volume réunit les contributions les plus marquantes au Colloque du 50^e anniversaire, qui a eu lieu à Paris en octobre 1989. La diversité des méthodologies mises en jeu pour comprendre une très grande institution de recherche constitue, au-delà des informations ponctuelles sur des sujets précis, un apport précieux. La dispersion thématique des numéros n'enlève rien à la qualité des textes parus et à paraître dans cette revue à périodicité inégale.

Lausanne

Jean-Christophe Bourquin

La politique nazie d'extermination, sous la direction de FRANÇOIS BÉDARIDA. Paris, Albin Michel (Institut d'Histoire du temps présent), 1969, 333 p.

Les ouvrages consacrés à la *Solution finale*, empruntons ce terme aux Nazis eux-mêmes, sont innombrables; plus de 10000 dit-on pour le seul camp d'Auschwitz.

Depuis une vingtaine d'années en outre, la majorité des études sérieuses proviennent des Etats-Unis, d'Allemagne fédérale et d'Israël. L'Institut d'Histoire du temps présent a donc eu l'excellente idée de réunir à Paris, en décembre 1987, les spécialistes de la question. Ce colloque destiné à faire le point des connaissances actuelles a prolongé et développé celui que l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales avait organisé cinq ans auparavant sous la direction de Raymond Aron et de François Furet et dont les Actes ont paru sous le titre *L'Allemagne nazie et le génocide juif* (Paris, Gallimard / Le Seuil, 1985, 600 p.). Une partie des intervenants se retrouve ainsi dans les deux publications.

Le colloque de 1982 a fait le point pour le lecteur français des principaux acquis de la recherche à l'époque. Celui de 1987 ne pouvait que répéter en partie ce que l'on savait déjà. En outre, la publication de *La politique nazie d'extermination* partage le sort de nombreuses éditions d'actes, celui de paraître trop tard, ce qui est particulièrement sensible dans cette année 1989 où l'histoire de l'Allemagne s'est remise en marche. Il y a pourtant dans ce volume des contributions de valeur: la présentation serrée du débat entre fonctionnalistes et intentionnalistes par Philippe Burrin, les études, pas toujours inédites, sur le fonctionnement de l'Etat nazi, l'organisation du génocide, l'origine de la Solution finale par Marlis G. Steinert, Eberhard Jäckel, Hans Mommsen et Christopher Browning entre autres, ainsi qu'une préface et une post-face de François Bédarida sur le bilan et la signification du travail historique, réflexions à la fois modestes, précises et d'une grande portée pour la compréhension de l'événement.

Le colloque de 1982 était consacré à l'Allemagne nazie. Celui de 1987, dont rend compte *La politique nazie d'extermination*, aurait à mon avis dû s'ouvrir bien davantage sur les collaborations européennes au génocide. Car sans la complicité passive, la collaboration et la participation des administrations des territoires occupés et des pays alliés, vassaux ou dominés, jamais le délire racial nazi n'aurait pu revêtir l'efficacité qui fut la sienne. L'histoire du III^e Reich est celle de l'Allemagne, mais elle appartient également à l'Europe toute entière, aussi grande qu'ait été la lutte contre le totalitarisme brun dans l'ensemble du continent. C'est, me semble-t-il, la seule lecture européenne que nous puissions faire de la *querelle des historiens*, querelle qui ne saurait concerner que les seuls Allemands.

Genève

Jean-Claude Favez

Deutschlands Grenzen in der Geschichte. Hg. von ALEXANDER DEMANDT. München, Beck, 1990. 288 S., Karten. ISBN 3-406-34391-0. DM 39.80.

Seit Paul Kirn 1934 seine (1938 in neuer Auflage erschienene) «Politische Geschichte der deutschen Grenzen» veröffentlichte, ist das Thema m. W. nicht mehr zusammenhängend bearbeitet worden. Ging dieses Werk damals strikte chronologisch vor, so entwirft der vorliegende Sammelband ein anderes Konzept. Die Einleitung des Herausgebers bietet begriffs- und wortgeschichtliche Fixierungen, dann kommt ein materialreicher Exkurs über Deutschlands «natürliche» Grenzen mit dem ganzen ideologischen Hintergrund der Thematik (H. D. Schulz). Es folgen nun die eigentlichen Hauptabschnitte über die Nordgrenze (R. Hansen, mit Ausführungen um die für diese Zonen typischen «Umrandungen» der Ostsee durch Dänemark im späteren Mittelalter und durch Schweden in der frühen Neuzeit), der eher knapp gehaltene Abschnitt über die Ostgrenze (K. Zernack), weitere über die Südgrenze (J. Riedmann, unter Einbeziehung bzw. Ausklammerung Österreichs) und über die Westgrenze (I. Mieck, mit nüchterner Beurteilung der letzten hundert Jahre) sowie ein wohl bald schon wieder der Geschichtlichkeit anheimfallender über die innerdeutschen Grenzen (H. Wagner). Auf die Grenzen gegen die Schweiz fällt höchstens ein beiläufiger Blick; zu reden und zu schreiben geben sie (anders als die Reichszugehörigkeit) offenbar kaum noch. Der

ganze, aus einer Vortragsreihe der Historischen Gesellschaft zu Berlin hervorgegangene Kranz von Abhandlungen ist in wohltuend emotionsfreier Sprache gehalten, entsprechend dem (von I. Mieck einmal angeführten) Diktum Kotzebues: «Ob ein paar Provinzen mehr oder weniger zu Deutschland gezählt werden sollen, darauf kommt es nicht an, wenn wir nur in nachbarlicher Ruhe zusammen leben».

Zürich

Peter Stadler

Les Lieux de mémoire. Sous la direction de PIERRE NORA. T. I. La République. Paris, Editions Gallimard, 1984. XLII, 674 p. 149 ill. (Coll. Bibliothèque illustrée des Histoires).

Le terme «lieu de mémoire» de la République ne doit pas s'entendre ici au sens propre: il ne s'agit pas seulement des monuments en pierre (ils y sont aussi, du Panthéon à la mairie), mais aussi des livres (le Larousse du XIX^e), des commémorations (Voltaire et Rousseau, le centenaire de 1789 ...), de cérémonies uniques (les funérailles de Victor Hugo, l'Exposition coloniale de 1931 ...) et aussi des symboles (les trois couleurs, la Marseillaise ...). On y a joint, par opposition, deux lieux d'une autre mémoire, négative, celle des massacres opérés par la République: la Vendée et le mur des Fédérés, souvenir de la Commune de 1871. «Ces dix-huit coups de sonde», pour reprendre l'expression de Nora, constituent autant d'intéressantes monographies, ayant chacune leur intérêt propre et pouvant être lues et appréciées comme telles.

Mais c'est une autre lecture qui s'impose: chacune représente un élément constitutif de ce «dispositif de mémoire» qui se met en place et que créent, souvent volontairement et très consciemment, les républicains et qui, preuve de sa réussite, se fondra dans la mémoire collective du peuple français. Chaque composante n'a pas connu le même succès: le Panthéon est demeuré vide et froid; le calendrier républicain n'a jamais pu prendre le pas sur les anciennes habitudes. A tel point qu'il ne constitue nullement un lieu de mémoire; sa présence dans le recueil aurait été plus justifiée si l'auteur de la contribution avait été plus préoccupé par la résistance des mentalités et y avait fait porter l'essentiel de ses analyses et de sa recherche.

Grâce à tous ces éléments et à d'autres qui n'ont pas été retenus, s'élabore un ensemble de valeurs, se construit systématiquement une mémoire en profondeur, qui est à la fois autoritaire, unitaire et exclusive. Car la République a ses ennemis; elle se doit même d'en avoir. Comme le remarque Nora, la France, à la différence du monde anglo-saxon, ne conçoit pas le contrat social comme conciliation des intérêts particuliers mais comme expression de la volonté générale, ce qui implique l'exclusion.

Cet ensemble de valeurs, fondé sur une mémoire collective active, a une force d'attraction et un pouvoir d'intégration considérables. C'est peut-être là un des éléments qu'on aurait souhaité voir mieux illustré dans ce recueil. Autre trait essentiel: le caractère universaliste des valeurs républicaines, qui, paradoxalement, va nourrir un nationalisme d'autant plus puissant qu'il ne se reconnaîtra presque jamais comme tel. Mais c'est là un point sur lequel l'ouvrage reste trop souvent muet; ce n'est pas dans ses pages que l'on trouvera une lecture critique du nationalisme français. Et de ce point de vue, le livre ne constitue pas seulement un recueil d'études, mais aussi un document d'histoire: élaboré à une époque de retour au national, de repli sur les vieilles valeurs républicaines, de recherche fiévreuse d'identité, il est un témoignage significatif des positions de quelques-uns des meilleurs historiens français. C'est ce qui fait également son intérêt.

Genève

Marc Vuilleumier

ROBERT BOSSARD, *Die Gesetze von Politik und Krieg. Grundzüge einer allgemeinen Geschichtswissenschaft*. Bern/Stuttgart, Haupt, 1990. 556 S. ISBN 3-258-04117-2. sFr. 48.– / DM 58.–.

Der Autor legt in seinem über 500 Seiten starken Lebenswerk das Grundgerüst bloss, das nach seiner Einsicht der Machtkampf, die Aussenpolitik und der Krieg für alle politische Geschichte darstellen. Dabei stehen nicht logische Ableitungen, sondern auf sehr kurzen Wegen aus der Erfahrung gewonnene Verallgemeinerungen im Vordergrund. In einem unverkennbar schweizerischen, ja zürcherischen Räsonnement werden gegensätzliche Auffassungen und Lehren zu diesen Verallgemeinerungen herbeigezogen, wobei manchmal recht unklar ist, auf wessen Seite sich der Gedankengang nun eigentlich stellt. Abgewiesen werden nur das deterministische und das utopische Argument. An Karl Meyers Vorträge, an Leitartikel einer vergangenen Zeit oder an einen vielleicht noch nicht ganz verschwundenen Geschichtsunterricht erinnert die subtile Art, wie immer wieder Regeln aufgezeigt werden, nach denen auch die Zukunft verlaufen müsse («Gesetze», wie sie der wenig treffende Buchtitel verspricht, finden sich glücklicherweise keine in dem wohltuend empirischen Buch).

Am «Subjekt» dieser «Geschichte» ist kein Zweifel möglich: Es ist ein Staatsmann, von dem und zu dem geredet wird, nicht die an solcher Geschichte leidenden gewöhnlichen Menschen. Damit verbunden ist eine Selbsteinschätzung als «realistisch»: Allen abgelehnten Standpunkten wird ihre Normativität zum Vorwurf gemacht, ohnehin den moralisierenden und utopischen, aber auch einfach gerechtigkeitsorientierten; die eigene untergründige Normativität schlägt in einer (ausserhalb der Schweiz wohl kaum mehr denkbaren) Wortwahl durch: «Aufstieg», «Niedergang», «Verteidigung», «Kampf», ja selbst «Krieg» werden als Kategorien gebraucht für ein Welttheater der Staaten im Stil von einst. «Gross» ist für Bossard der grosse Eroberer, «gross» aber auch der Kollektivwahn im Deutschland des August 1914.

Es ist ja nicht zu bestreiten, dass Gesellschaft und Zivilisation mit den hier beschriebenen Phänomenen von Machtspiel, Gewaltpolitik und Kriegsmöglichkeiten verbunden sind auf Gedeih und Verderb ... Was irritiert, ist der unmerkliche Übergang von der Beschreibung zur Rechtfertigung. Als ob wir nicht ohne solcherlei «Staaten» leben könnten.

Zürich

Christoph Dejung

Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle. Paris, Société d'Etudes Soréliennes, n° 7, 1989, 224 p.

A partir de leur septième numéro, les *Cahiers Georges Sorel* changent de titre et deviennent *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*. Les animateurs de la revue concrétisent ainsi l'évolution amorcée avec la livraison de 1987 (cf. *RSH* 38, 1988, 4, p. 448). Sorel n'est pas oublié, mais c'est son environnement intellectuel qui devient le principal objet d'investigation de la revue.

Cette livraison est consacrée aux congrès, considérés comme lieux privilégiés de l'échange intellectuel. Reprenant l'optique méthodologique mise en œuvre lors du numéro consacré à quelques revues socialistes du début du siècle, les auteurs s'interrogent moins sur les contenus que sur les formes et les mécanismes de la vie intellectuelle. Avec ses pratiques et ses formes de sociabilités propres, le congrès apparaît tout à la fois instrument de légitimation, moment de l'institutionnalisation, lieu de pouvoir où le jeu de la présence ou de l'absence se fait subtil. Bref, un élément qui contribue fortement à animer la vie intellectuelle au tournant du siècle.

Lausanne

Alain Clavien

JACK MEADOWS, *Les grands scientifiques. L'histoire de la science à travers les vies de douze savants célèbres*. Edition française établie sous la direction de JACK GUI-CHARD, Paris, A. Colin 1989. 256 p., ill., index. ISBN 2-200-37161-6.

Un ouvrage prétendant présenter «l'histoire de la science à travers les vies de douze savants célèbres» devrait être reçu par les historiens avec une certaine méfiance. Jack Meadows évite les embûches d'une vulgarisation à grand spectacle pour offrir un travail qui vaut d'abord pour ses options méthodologiques: les vies et les découvertes qu'il examine font partie du bagage minimal en histoire des sciences. Rejetant l'approche «internaliste» qui veut montrer les progrès de la science d'un point de vue purement intérieur, il replace les vies et les travaux d'Aristote, Galilée, Harvey, Newton, Lavoisier, Humboldt, Faraday, Darwin, Pasteur, Marie Curie, Freud et Einstein dans leur contexte social et scientifique. Il décrit non seulement comment ils ont fait avancer la connaissance, en dépassant l'héritage scientifique accumulé, mais aussi le milieu institutionnel dans lequel ils ont travaillé, la place de leurs découvertes dans la société, par les applications technologiques et par leur influence sur les arts et la littérature (on sait que Locke avait d'étruits rapports avec Newton et que les découvertes du physicien servirent au philosophe). Privé de notes, l'ouvrage n'est pas pour autant dépourvu de références scientifiques. Une brève, mais solide, bibliographie de la littérature scientifique récente disponible en français (on regrette pourtant que quelques ouvrages anglo-saxons n'aient pu ici trouver une place), des explications claires et jamais simplificatrices, agréablement rédigées le désignent comme un bon ouvrage de base, sinon de référence.

Lausanne

Jean-Christophe Bourquin

JACQUES RANCIÈRE, *Courts voyages au pays du peuple*, Paris, Seuil, 1990. 181 p. (La librairie du XX^e siècle).

Un choix de textes qui traitent avec originalité de la notion de voyage, telle est la caractéristique de cet essai. La finalité sociologique du déplacement est privilégiée; l'objet de l'auteur consiste à rechercher dans différents genres littéraires, comment, au cours des XIX^e et XX^e siècles, les milieux populaires sont perçus par des observateurs qui en sont étrangers, quelle représentation est donnée de ces couches sociales.

Pour tous les voyageurs, la rencontre avec le peuple constitue un événement majeur. Les expériences vécues par le poète anglais W. Wordsworth, dans le cadre de la Révolution française, celles des saint-simoniens lors de leur périple missionnaire ou encore celles de l'étudiant allemand G. Büchner démontrent que dans des sociétés en restructuration les masses populaires incarnent une force indispensable pour l'avenir de ces sociétés. Autre type de rencontre: l'exemple de Michelet. Les dialogues de l'historien avec ses deux servantes ont pour principale incidence de l'initier au rôle joué par les masses populaires dans la formation de la nation française, de lui faire prendre conscience de la valeur heuristique que représente le peuple dans la compréhension du passé. Finalement la dernière rencontre est illustrée par un document cinématographique. Dans le film de R. Rossellini, «Europe 51», le voyage qu'effectue la bourgeoisie dans les quartiers populaires est motivé par l'effet rédempteur qu'elle escompte trouver dans la confrontation avec ses habitants.

Les textes de cet essai sont parfois elliptiques – une définition de la notion de peuple dans chaque contexte ne serait pas superflue – la lecture en demeure néanmoins passionnante en raison de la richesse des témoignages et de l'approche adoptée.

Lausanne

Maryse Maget-Dedominici

Reiseführer

Die Zahl der Bildungsreisenden steigt von Jahr zu Jahr, und die Öffnung der mittel- und osteuropäischen Staaten wird diese Entwicklung noch verstärken. Jahr für Jahr erscheinen auch neue Reiseführer, die sich einem kulturell ausgerichteten Publikum als Begleiter empfehlen. Aber seit den Zeiten der Baedeker hat sich eigentlich in der Gestaltung dieser Reiseführer nicht viel geändert: zuerst ein allgemeiner Teil, dann die Einzelvorstellung von Orten und Landschaften. Wer allerdings noch einen alten Baedeker besitzt, wird das einstige Nutzen-Kosten-Verhältnis der eleganten roten Bände bewundern: viel Text, viele detailreiche Karten und exakte Pläne, aber ein geringes Gewicht und ein echtes Taschenformat. Schauen wir uns jetzt einige Novitäten an.

Artemis Kunst- und Reiseführer nennt sich eine neue Reihe, die wohl die Nachfolge der bisherigen Cicerone-Reiseführer antritt, die zwar ein bequemes Taschenformat aufwiesen, aber häufig sehr summarisch bleiben mussten. Beibehalten wurde das bequeme Nummernsystem, das die aufgelisteten Sehenswürdigkeiten rasch auf den Karten und Plänen finden hilft; grösseres Format und Umfang erlauben ausführlichere Vorstellung der Denkmäler.

Der Band über Rom führt uns auf 47 Wegen durch Rom, dreimal in die Umgebung. Der Band über Südengland stellt uns eine ehrwürdige Kulturlandschaft vor. Leider blieben in beiden Bänden viele Pläne und Karten ohne Massstab; darüber tröstet uns auch die moderne graphische Gestaltung nicht hinweg.¹

Der Verlag DuMont ist bis jetzt mit zwei Reisebuch-Reihen hervorgetreten: die anspruchsvollen Dumont Kunst-Reiseführer und die etwas touristischer gestalteten Reiseführer «Richtig reisen», ergänzt durch die «grünen» Bände «Richtig wandern». Daneben erschienen auch die DuMont-Taschenbücher mit ergänzender und weiterführender Literatur für die Reise, nicht zu verwechseln mit der jetzt neu lancierten Reihe der Reise-Taschenbücher. Von ähnlicher Qualität und gleicher Ausstattung wie die DuMont Kunst-Reiseführer sind die DuMont-Dokumente, von denen rund ein Dutzend Bände vorliegen. Nicht zu vergessen sind einige grossformatige Reise- und Fotobücher. Außerdem gibt es Video-Bänder, in denen wichtige kulturgeschichtliche Stätten und Räume vorgestellt werden.

Seit April 1990 wurden in einer neuen Reihe die DuMont Reise-Taschenbücher veröffentlicht. Sie schliessen sich inhaltlich an die bewährten Kunst-Reiseführer an. Erschienen sind über ein Dutzend Bände, die jedes Jahr um ein weiteres Dutzend aufgestockt werden sollen. Die beiden DuMont Reise-Taschenbücher über so verschiedene Ziele wie Bali und Djerba sind auf den Besucher ausgerichtet, der sich rasch orientieren will, und deshalb sind sie wesentlich konzentrierter als die traditionellen Bände der Reihe DuMont Kunstreise-Führer und Richtig Reisen.²

In der bewährten und ausgezeichneten Reihe der DuMont Kunst-Reiseführer sind seit kurzem zwei Bände greifbar, die so verschiedenen Zielen gewidmet sind wie Japan und Albanien. Der Band über das ostasiatische Ziel erschien zuerst 1974; seine jetzt vorliegende achte Auflage zeigt einen ständig nachgeführten und verbesserten Inhalt. Die Verfasser, beides Schweizer, strebten keine Vollständigkeit an; so sind z. B. Hok-

1 POESCHEL, SABINE; JANSEN, DIETER, *Rom. Kunst und Geschichte von der Antike bis zur Gegenwart*. München/Zürich, Artemis, 1990. 464 S., Abb. (Artemis Kunst- und Reiseführer). ISBN 3-7608-0789-5. sFr. 40.-.

RINK, BERND, *Südengland. Geschichte und Landschaft von Dover bis zu den Isles of Scilly*. München/Zürich, Artemis, 1990. 392 S., Abb. (Artemis Kunst- und Reiseführer). ISBN 3-7608-0788-7. sFr. 36.80.

2 DUSIK, ROLAND, *Bali, Java, Lombok*. Köln, DuMont, 1990. 263 S., Abb. (DuMont Reise-Taschenbücher). ISBN 3-7701-2378-6. DM 19.80.

AUBERT, HANS-JOACHIM, *Djerba und Südtunesien*. Köln, DuMont, 1990. 223 S., Abb. (DuMont Reise-Taschenbücher). ISBN 3-7701-2515-0. DM 19.80.

kaido und Okinawa nur im Museums-Verzeichnis erwähnt. Doch darf der Band als ganz ausgezeichnete Einführung in die japanische Kultur bezeichnet werden. Wie üblich werden auch zahlreiche Reiserouten vorgestellt, die je nach der zur Verfügung stehenden Zeit ein knappes oder ein recht ausführliches Besuchsprogramm zu organisieren erlauben.³

Der Verfasser des 1989 erstmals erschienenen Bandes über Albanien ist Professor für christliche Archäologie an der Universität Marburg. Das Land der Skipetaren hat er dank der vorsichtigen Öffnung seit 1982 mehrfach besucht. Der Band ist – wie bei allen DuMont Kunst-Reiseführern zu unterstreichen ist – sowohl als Vorbereitung wie auch als Begleitbuch für die Reise äusserst wertvoll.⁴

Einen bevorzugten Platz im umkämpften Markt der «Baedeker» haben sich die gediegen schwarzen, mit einem farbigen Titelbild aufgehellten Kohlhammer Kunst- und Reiseführer errungen. Im in vierter Auflage erschienenen Band über Istanbul und die vordere Türkei werden uns die reichen antiken und türkischen Sehenswürdigkeiten vorgestellt; für die immer zahlreicher Erholungs- und Badereisenden an der türkischen Küste eine gute Möglichkeit, sich über die Denkmäler zu informieren, doch vom Niveau her für ein anspruchsvolles Kulturreisepublikum geeignet. Verfasst wurde dieser Band, wie Türkei II (siehe SZG 1989, S. 496), von den seit dreissig Jahren mit dem Zielgebiet vertrauten Hellmut und Vera Hell.⁵

Die silbernen Walter-Reiseführer sind zwar im Taschenformat gehalten, aber recht gewichtig. Erwähnenswert sind die zahlreichen aktuellen Bezüge; dies gilt für die beiden hier zu erwähnenden Bände Zypern und Albanien, während der Band über das nahe und bekannte Wien darauf verzichten kann.

Der Verfasser des Albanien-Bandes, Heinz Gstrein, ist seit über einem Vierteljahrhundert als Auslandkorrespondent in Südosteuropa und in der islamischen Welt tätig. Als ausgebildeter Orientalist und Byzantinist weiss er, worüber er sich äussert. Albanien erscheint uns (noch?) als Märchenland, wo die Bewohner nach vielen Jahrzehnten Isolierung den Besucher freudig empfangen.⁶

Von vielen Reisen her kennt Lothar Knatz, gelernter Historiker und Kunstgeschichtler, sein Zypern. Neben den historischen und kulturellen Beiträgen wird die Entwicklung dargestellt, die zur Teilung der Insel führte; hier erfahren wir vieles, das in andern Reiseführern vernachlässigt wird.⁷

Der Band über die Hauptstadt Österreichs schenkt uns ein charmantes Porträt dieser Stadt aus der Feder einer echten Wienerin.⁸

Zürich

Boris Schneider

3 IMMOOS, THOMAS, HALPERN, ERWIN, *Japan. Tempel, Gärten und Paläste*. DuMont Kunst-Reiseführer. 8. Aufl. Köln, DuMont, 1988. 291 S., Abb. ISBN 3-7701-0716-0. DM 42.–.

4 KOCH, GUNTRAM, *Albanien. Kunst und Kultur im Land der Skipetaren*. DuMont Kunst-Reiseführer. Köln, DuMont, 1989. 335 S., Abb. ISBN 3-7701-2079-5. DM 42.–.

5 HELL VERA und HELLMUT, *Türkei, Istanbul und die vordere Türkei*. Stuttgart. Kohlhammer, 1987. 4. Aufl. 508 S., Abb. ISBN 3-17-008810-6.

6 GSTREIN, HEINZ. *Albanien*. Walter-Reiseführer. Olten, Walter, 1989. 460 S., Abb. ISBN 3-530-29602-3. sFr. 36.–/DM 40.–.

7 KNATZ, LOTHAR, *Zypern*. Olten, Walter, 1990. 382 S., Abb. (Walter-Reiseführer). ISBN 3-530-46201-2. sFr. 33.–/DM 36.–.

8 HIRSCH, EVA MARIA, *Wien*. Olten, Walter, 1990. 378 S., Abb. (Walter-Reiseführer). ISBN 3-530-36060-0. sFr. 33.–/DM 36.–.